

Mission sur le Yang-tsé

Benoit Virole

En mémoire de Jean Virole (1927-2009)

Avant-propos

Ce roman, publié une première fois à *La Différence* en 2013, est redevable des sources documentaires contenues dans l'ouvrage d'Émile Auguste Hourst, *Dans les rapides du fleuve bleu* (Plon). Le chapitre sur l'ethnie des Lolos s'inspire, en partie, des descriptions des explorateurs français en Chine : Dr. Aimé-François Legendre, Henri d'Ollone et Paul Vial. L'orthographe des villes chinoises correspond aux usages en vigueur à la fin du XIX^{ème} siècle.

Mission sur le Yang-tse

Mission sur le Yang-tse

À monsieur le président
de l'Académie des Sciences

Draguignan, le 10 Octobre 1925

Monsieur,

J'ai appris avec émotion ma nomination au premier prix d'hydrographie de l'Académie des Sciences. Cette distinction inattendue m'amène à prendre une décision difficile. Monsieur, je ne viendrai pas à la réception de Paris et vous demande de bien vouloir remettre le montant du prix à l'Institut National des Jeunes Aveugles. Je vous prie de ne pas vous méprendre sur le sens de cette demande. J'accorde à votre institution les plus nobles mérites et ne veux, en aucune manière, par le refus de ce prix attenter à son prestige. Je ne peux expliquer les raisons qui président à cette défection qu'en remontant à leurs sources. C'est pourquoi, monsieur, je vous adresse ce manuscrit et vous laisse juge de l'intérêt de le confier, ou non, aux archives de l'Académie. Il relate les événements passés durant l'année 1902 lors de la mission française d'hydrographie en Chine. Plus de vingt ans ont passé, je ne peux évoquer ce récit de façon ordonnée et abandonne aux incertitudes de ma mémoire l'intention de mon écriture.

*

Au début du mois d'août 1902, je quittais l'École navale avec le grade d'enseigne de vaisseau. Né dans le Var, fils d'un professeur de lettres devenu député radical, mon expérience de la mer ne fut pas couronnée des succès imaginés dans mes rêves d'enfant. Je n'avais nulle disposition pour la vie à bord, la conduite d'un navire et le commandement des hommes. Après ma dernière année de formation, je reportais mon intérêt vers l'hydrographie

Mission sur le Yang-tse

fluviale. Après tout, l'étude d'un fleuve est un juste compromis entre les racines de la terre et l'imaginaire de la mer. Je retrouvais aussi une passion ancienne. Enfant, je jouais dans les torrents avec des bateaux d'écorce, guettant leur naufrage dans les tourbillons des cascades. Certains passaient l'épreuve et glissaient au-delà des remous. D'autres, trop lourds et d'écorce trop ancienne, ou que la lame de mon canif ait hésité dans le façonnage de leur étrave, étaient entraînés au fond par une force mystérieuse. De retour dans ma chambre, je passais de longues heures à la fenêtre à contempler les mouvements des poussières dans les raies de lumière. Ces expériences d'enfant ont laissé en moi une curiosité durable pour les turbulences.

*

Quittant Brest pour Paris, j'eus le privilège de suivre l'enseignement de Boussinesq, maître de l'hydrographie, qui avait publié en 1875 sa *Théorie des eaux courantes* et je fis miennes ses conceptions philosophiques. Boussinesq conciliait le déterminisme mathématique des lois de la Nature avec ce qu'il nommait, la liberté morale. Les équations décrivant les cours d'eau sont gouvernées par leurs conditions initiales, débit et altitude de leurs sources, mais leur détermination rationnelle n'est pas constante. Dans tout phénomène observable, quelles que soient sa complication apparente et la puissance des forces qui pèsent sur lui, il existe un point unique échappant à tout déterminisme. Dans la complexité des affaires humaines, le phénomène est comparable. Nous avons tous, un jour ou l'autre, été amenés par les circonstances de la vie à l'endroit précis où l'on se doit d'exercer une décision morale.

*

Mission sur le Yang-tse

Vous connaissez, monsieur, les débats scientifiques suscités par l'observation de l'ingénieur écossais John Scott Russel. Je ne sais d'ailleurs si l'on doit parler à ce sujet, de chance fortuite, d'une intuition ou d'une étrange préconception. Avez-vous déjà été en Écosse ? Je suis allé l'an dernier à Édimbourg, précisément à l'endroit où Russel se tenait. Les lieux n'ont certainement pas changé. La lande s'étend à perte de vue des deux côtés du canal, une lande rêche, couchée par les vents, se vengeant par la densité de ses griffes de l'humiliation imposée à sa croissance. La traversée à pied est impossible. Mais un sentier longe le canal et permet aux cavaliers de le parcourir de bout en bout. À l'une de ses extrémités se tient une écluse où l'on fait passer des barges tirées par des chevaux. Un jour, Russel observait la manœuvre. Soudain, une barge fut stoppée. Il n'en fut pas de même pour la masse d'eau qu'elle avait incidemment mise en mouvement. L'arrêt de la barge s'accompagna d'une vague unique, sans remous, sans écrêtement, puissante et lisse. La vague solitaire longue de trente pieds et haute d'un pied et demi s'engagea dans le canal. Russel décida de la suivre à cheval. Pendant des miles, la vague se propagea sans perdre sa puissance. Indifférente aux frottements, négligeant les remous et les vagues adjacentes, elle continua sa marche saluée par les frémissements de la lande. À deux miles de l'écluse, elle se déplaçait encore à la vitesse de huit miles à l'heure. Russel la perdit de vue dans les affluents du canal. Je me suis pris de passion, comme nombre de mes confrères, pour ce curieux phénomène naturel. Je dois dire, monsieur, et c'est là une confession difficile, que je n'ai pas accepté l'explication de notre collègue hollandais Gustav de Vries. Cet extraordinaire phénomène ne peut être réduit à la solution d'une équation. L'existence d'une force créée par un événement local capable de se propager sans perdre sa configuration plastique reste pour moi une énigme. Je n'arrive pas à admettre ce fait physique dont l'existence est pourtant évidente dans les réalités

Mission sur le Yang-tse

humaines. Car des années après des événements dramatiques, la mémoire conserve intact le moment inaugural où leur enchaînement s'est enclenché, comme une vague solitaire indifférente au temps.

*

Convoqué à l'Hôtel de Marine pour prendre connaissance de mon affectation, je m'étais préparé à la rencontre avec un officier de l'État-major en charge des feuilles de route. Aussi, fus-je fort surpris lorsqu'un huissier vint me chercher pour me mener devant Belcombes, le chef de cabinet du nouveau ministre Camille Pelletan. Cette rencontre ne correspondait ni à mon grade, ni à la nature de mon affectation. Dans son bureau décoré de maquettes d'acajou et de toiles marines, Belcombes m'annonça que j'avais été choisi pour participer comme officier hydrographe à une mission d'exploration sur le Yang-tse. Il insista sur l'importance stratégique de l'établissement d'un relevé du haut fleuve sur lequel aucun vapeur français n'avait jamais pénétré. Je me souviens de son emphase. Une liaison fluviale entre la Chine et le Tonkin ! - Oui, elle existait, nous devons la découvrir et l'exploiter ! La découverte de cette liaison ouvrira des horizons nouveaux à la présence française en Extrême-Orient... Notre présence au Tonkin en dépendait... La Chine du sud est l'*Hinterland* de notre bien aimée Indochine... Nous ne pouvions laisser aux Anglais un territoire vital pour l'expansion française.

Imaginez, monsieur, la teneur de mes pensées en écoutant Belcombes : la Chine ! Dragons aux corps entrelacés, mandarins aux nattes démesurées, pagodes aux toits recourbés ! Et le Yang-tse ! Un jour, au mess du navire école *Duguay-Trouin*, un officier de retour de Chine avait évoqué la largeur prodigieuse d'un fleuve

Mission sur le Yang-tse

dont on ne voyait l'autre rive que comme un mince fil de terre perdu dans un continent immense.

Un commis du ministère entra poussant un grand porte-cartes monté sur roulettes qu'il amena au milieu de la pièce. Belcombes désigna la carte et continua : « Cette carte du Yang-tse a été établie par le Père Chevalier. Ce jésuite a dirigé l'observatoire météorologique de Shanghai pendant des années et il a exploré le cours du fleuve. C'est la seule carte dont nous disposons aujourd'hui. Elle est inutilisable pour la navigation et comporte de nombreuses lacunes. Toutes ces zones blanches sur la carte sont des régions inconnues dont nous ignorons tout : la topographie, le débit, la présence de rapides et d'affluents. »

La carte avait été placée sous un verre protecteur. Tracée à l'encre noire sur une feuille de lin au tramé très fin, elle présentait des marques issues de ses enroulements successifs. Le père jésuite avait écrit d'une belle calligraphie les noms des villes situées sur le cours de fleuve. Shanghai à son estuaire avait été souligné d'un trait. Han-keou, plus de mille kilomètres en amont avait été écrit en lettres plus petites, comme Itchang, dernière ville avant le défilé des Trois-Gorges, puis encore plus en amont Tchong-king, au cœur de la Chine continentale, où la rivière Jialing se jette dans la Yang-tse, et enfin Suifou, dernière ville perdue aux confins du Tibet. Le tracé du fleuve avait été minutieusement reproduit jusqu'à Han-keou avec de larges courbes reproduisant les méandres mais plus en amont le trait devenait grossier et imprécis. Au-delà de Tchong-king, le cours du fleuve semblait irréaliste au vu des quelques marques indiquant les sommets et les déclinaisons. Le Père Chevalier avait utilisé à de nombreux endroits un pointillé hésitant. Aucune indication de bancs de sables, d'écueils, de rapides, de zones d'accostage n'était précisée rendant la carte inutilisable pour la navigation.

Mission sur le Yang-tse

Un petit signe dessiné sur la carte m'intrigua. Il était placé sur le tracé du fleuve en amont de Tchong-king. La taille du signe le rendait presque illisible mais en me penchant à toucher le verre protecteur, je distinguai un minuscule idéogramme parfaitement dessiné - autant que je pouvais en juger - comme s'il avait été exécuté sous une loupe puissante et avec un fin pinceau. Je regardai l'ensemble de la carte. Aucun autre signe n'avait été inscrit.

Belcombes me donna à lire ma lettre de mission. Je devais prendre à Marseille *l'Ernest Simons*, un paquebot de la ligne régulière *N* de la Compagnie des messageries maritimes, jusqu'à Shanghai et trouver ensuite par mes propres moyens la façon d'arriver jusqu'à Itchang. Une nouvelle canonnière affrétée par la France, baptisée le *Henry*, du nom du jeune enseigne de vaisseau qui avait trouvé la mort dans la défense des légations de Pékin, m'attendrait sous les ordres du lieutenant de vaisseau Jocelyn Guyomard. Le nom ne m'était pas inconnu. Guyomard avait récemment participé à une expédition sur le Niger dont *l'Illustration* avait publié des photographies.

Après que j'eus terminé ma lecture, le chef de cabinet se leva et quitta la pièce par une porte dissimulée par des tapisseries. Belcombes réapparut suivi d'un civil qu'il me présenta comme Jacques Calvert du ministère des Affaires étrangères. Celui-ci prit la parole. Je pense être en mesure de retrouver l'esprit, sinon l'exactitude de ses mots.

« Monsieur, je vais être direct avec vous. Votre père est l'un des plus actifs membres du parti radical, ossature de notre nouveau gouvernement. Il est, on me l'a assuré, en bonne voie pour avoir de hautes responsabilités ministérielles. Bien sûr, tout cela est d'un autre ordre mais, dans les temps qui courent, il est important que nous sachions à qui nous avons affaire. Nous savons que

Mission sur le Yang-tse

vous partagez les idéaux de votre père et c'est dans cet esprit que nous faisons appel à vous. Votre futur commandant, le lieutenant de vaisseau Guyomard est...comment pourrait-on dire cela, un homme de tempérament... Oui, l'expression est juste, un homme au tempérament, disons imprévisible, et aux idées bien arrêtées. Je veux parler de sa conception de la présence française en Chine. Voyez vous, la Chine n'est pas l'Afrique. La nature de notre action est différente. Nous ne pouvons prétendre coloniser plus de trois cent millions de Chinois pour protéger deux ou trois dizaines de missions ecclésiastiques. Tous ces jésuites n'ont que faire de la République et croient pouvoir supplanter Saint Ignace de Loyola à Confucius dans l'esprit des bateliers du Yang-tse. La Chine est une civilisation millénaire. Elle possède un État à la structure forte. La rébellion Boxer n'a rien à voir avec les séditions de tribus africaines sorties de l'Age de pierre ou avec les rezzous des Touaregs du Niger. Nous ne pouvons l'affronter de la même façon. N'en déplaise au parti colonial, une canonnière et trente hommes en armes ne peuvent asservir un tel continent. Vous comprenez notre difficulté. Nous avons besoin d'être en Chine pour des raisons stratégiques et non pour défendre des congrégations religieuses. Or, nous ne sommes pas sûrs que cet objectif soit bien compris par tous les officiers de la Division Maritime d'Extrême-Orient... Pour tout vous dire, cher monsieur, nous sommes certains que cet objectif n'est pas compris. La Marine a toujours eu ses propres humeurs, légitimes parfois... mais pas ici. Voici ce que nous attendons de vous. Vous êtes aux ordres du lieutenant de vaisseau Guyomard en ce qui concerne les actes ordinaires de bord, mais vous vous devrez nous communiquer par l'intermédiaire des consuls d'Itchang et de Tchong-king toute décision de Guyomard dont l'impact serait de nature politique et toucherait aux relations avec les autorités chinoises. »

Mission sur le Yang-tse

Je pense avoir retranscrit le fond. On me demandait de renseigner le Quai d'Orsay sur les agissements d'un supérieur. Ma maîtrise des relevés en eaux vives et des équations de Boussinesq n'était pas pour grand-chose dans ma nomination. Bien d'autres officiers possédant des compétences égales aux miennes auraient pu tout aussi bien, sinon mieux, servir cette mission. Mais un officier hydrographe d'obédience radicale était plus rare. Je ne fus pas vexé outre mesure. Mon désir de Chine valait cette humiliation.

*

Je n'ai conservé du voyage vers la Chine que des souvenirs épars. À Suez, du pont du paquebot qui m'amenait à Shanghai, je regardais les toits de torchis de Port-Saïd. Au-delà de la lisière des palmiers qui s'inclinaient au passage du navire, une étendue d'eau attira mon regard. Lorsque à midi l'incidence des rayons du soleil se modifia, le mirage laissa place au désert. Autour de moi, tout était silencieux. Bientôt le pont allait être envahi des passagers curieux d'assister à la remontée du canal. Je décidai de marcher en peu et d'aller contempler l'autre rive. Ce bord était encore à l'ombre. Une jeune fille était accoudée au bastingage et regardait les sables. Elle était habillée en blanc, un foulard rouge posé sur ses épaules et ses cheveux blonds étaient libres. Sous un bossoir d'un canot, je m'adossai et l'observai. Le regard de la jeune femme était posé sur l'immensité du désert. Pas un trait de son visage ne bougeait, ses lèvres fines étaient tendues dans un sourire adressé à l'immensité. Autour d'elle, trois hommes l'entouraient et parlaient à voix forte, comme pour conjurer le silence inhabituel des machines tournant au ralenti. Elle semblait ne rien entendre, ne rien voir, elle était toute entière aspirée par l'ocre des pierres et le contour des dunes.

Le soleil d'Arabie rendant brûlantes les cloisons des coursives, j'allai chercher de la fraîcheur au fumoir. Sous les ventilateurs, s'étaient réunis des négociants retournant à Shanghai. Ils se plaignaient des ambiguïtés du gouvernement Waldeck-Rousseau dont le ministre des colonies, Albert Decrais, privilégiait le commerce avec le Maroc aux exigences de la présence française en Chine. Le siège des légations de Pékin avait été levé en 1900 grâce au corps expéditionnaire des grandes puissances mais la situation restait tendue. Les sociétés secrètes manipulaient les sentiments nationaux des paysans et des bateliers que la navigation à vapeur privait de travail. Enrôlés dans des groupes clandestins, les rebelles boxers attaquaient les missions religieuses et rançonnaient les Occidentaux. Le pouvoir central essayait sans succès de les contenir. Beaucoup pensaient qu'il était un complice objectif de la rébellion.

Radiguet, un négociant aux favoris roux et aux lunettes cerclées d'or, avec qui j'avais dîné la veille, parlait plus fort que les autres et plaidait pour une répression de l'insurrection. À la terreur jaune régnante en Chine, devait succéder une terreur blanche qui tiendrait en laisse l'Empire, muselé, grognant, mais devenu incapable de mordre. Radiguet me regardait en parlant, cherchant mon approbation d'officier. Dans cette recherche d'alliance, il faisait erreur. J'étais loin de partager les idées de mon interlocuteur.

Ce désir d'intervention n'était pas uniquement clamé par des coloniaux aux intérêts mercantiles. Parmi ces hommes rassemblés, se tenait Marcel Lavernais, journaliste du *Siècle* qui professait avec brio des idées sociales avancées. Il voulait écrire un reportage sur la Chine qui damnerait le pion aux articles sur Pékin publiés dans *Le Figaro* par le commandant Viaud. Lavernais comparait, dans un amalgame étonnant, les Boxers avec les nationalistes français qui appelaient à la reconquête de l'Alsace. La

Mission sur le Yang-tse

colonisation de la Chine au nom de la civilisation était pour lui nécessaire et légitime. Tout juste, concédait-il, était-il hors de question de défendre les congrégations religieuses menacées par le soulèvement nationaliste chinois, car disait-il avec emphase : « Les soldats de la République n'ont pas à mourir pour sauver les missionnaires du Christ ». Il répéta si souvent cette phrase que je m'en souviens encore.

Je conserve encore quelques autres souvenirs de cette traversée vers la Chine. Les escales sont des moments étranges. La traversée s'interrompt. Le navire se repose. Les soutes à charbon se remplissent. Pour les passagers d'un long courrier, elles offrent une escapade hors du temps sur une île dont on ne connaîtra jamais que l'apparence. Je me rappelle le débarcadère de Pondichéry d'où me parvenaient des effluves sucrés et les cris rauques d'oiseaux inconnus. Je me souviens aussi du grand jardin botanique, destination obligatoire pour les visiteurs d'un jour. Les arbres du parc tissaient un voile de feuilles et donnaient aux allées une fraîcheur bienvenue. Des gardiens à l'habit majestueux, aux turbans de soie montés haut sur la tête et garnis à leur sommet d'une plume de Paon, paraient la main sur le manche de corne d'un poignard recourbé. Leur prestance impressionnait beaucoup les dames en visite qui s'arrêtaient longuement avant d'être tirées par le bras par leurs maris impatients de regagner le fumoir du paquebot. La seconde escale fut Saïgon que nous atteignîmes après des jours de mer démontée, particulièrement aux abords du détroit de Singapour. La ville me parut détestable. Sous leurs vérandas, les coloniaux paraissaient attendre je ne sais quel événement qui les sortirait de leur torpeur. Dans les rues, les indigènes se pressaient nu-pieds dans une agitation bourdonnante. Les paroles définitives de mon père sur l'immoralité du parti colonial me revenaient en mémoire et j'y apportais un accord intime.

Mission sur le Yang-tse

*

Bien des jours après, après mon arrivée à Shanghai, un télégramme de l'Amirauté m'apprenait une mauvaise nouvelle. La canonnière *Henry* était immobilisée à Itchang par une panne de chaudière. La réparation était possible mais elle nécessitait une pièce de rechange, un vérin hydraulique en acier permettant l'accès à la chambre de combustion. Il fallait forger cette pièce dans un arsenal et l'amener par jonque jusqu'à Itchang. Je passai trois semaines dans une morne attente au cantonnement des forces françaises d'Extrême-Orient. C'était un vieux bâtiment aux fenêtres étroites qui avait longtemps servi d'entrepôt et dans lequel on avait aménagé quelques chambres et des locaux d'intendance. Pour tromper le temps, je déballai les malles et vérifiai le matériel d'hydrographie. Le théodolite destiné aux relevés hydrographiques était en pièces détachées. Je le remontai plusieurs fois entièrement pour vérifier son fonctionnement. L'engin était des plus modernes et disposait d'une boussole avec un jeu sophistiqué de miroirs permettant de voir l'azimut tout en pointant sur les jalons. Je dépliai les rouleaux à cartes et caressai du doigt la surface vierge du papier où j'allais devoir porter le tracé du haut fleuve. J'ai passé plusieurs jours à préparer les cartes vierges et à compter crayons, stylets et compas. Enfin, le quartier-maître Grimaud arriva avec la pièce de mécanique forgée à l'arsenal de Fu-chou et nous embarquâmes pour Han-keou.

*

Assis près du pilote, je regardais ce fleuve au débit puissant qu'aucun cours d'eau européen ne pouvait égaler. Des vapeurs de haute mer et un *Dreadnought* anglais remontaient le courant à grande vitesse en doublant notre jonque et la malmenant

Mission sur le Yang-tse

en tous sens. Au-delà des berges, une plaine sans attrait, des rizières sans fin et des habitations sans charme se déroulaient à perte de vue. Je tentais de lire, d'écrire, mais n'y parvenais pas. Je voulus chercher le repos mais le roulis de la jonque retenait mon sommeil. Finalement, je cherchai ma distraction dans la conversation du quartier maître Grimaud. Breton au regard bleu, l'homme n'était pas bavard, mais de guerre lasse il finit par céder à mon désir et me raconta ses campagnes d'Afrique. Sous le commandant de Guyomard, il avait été au Niger et descendu les rapides sur une embarcation sommaire. En l'écoulant décrire les merveilles de l'Afrique, j'imaginai les éléphants et les antilopes comme dans les gravures d'ouvrages que je consultais dans la bibliothèque de mon père. Je poussais Grimaud à la description des détails. Avec ses pauvres mots de marin, il cherchait à décrire les formes et les couleurs des animaux d'Afrique. Insatiable, je voulais en savoir toujours plus. Il évoqua les tribus indigènes que le chaland de Guyomard avait rencontrées au Soudan et une ombre passa dans les yeux du quartier-maître.

*

La navigation fluviale impose à l'esprit cette position contemplative qui abstrait du réel une portion limitée au bateau et relègue le reste du monde dans un défilé d'images irréelles. Les paysages, les villes et les villages passaient devant mes yeux comme le long déroulé d'un tableau immense qu'il m'était interdit de toucher. Une pluie fine enveloppait le fleuve et la jonque, reculant devant la brume, devait s'amarrer aux rives de terre meuble. Les paysages mornes et le temps pluvieux donnaient une couleur de tristesse à cette Chine désirée, devenue décevante. Le spectacle de la société chinoise renforçait ce sentiment désagréable. Je fus révolté à la vision du fouet que l'on dressait devant les centaines

Mission sur le Yang-tse

de coolies halant les jonques. Je m'y habituais et ne prêtais bientôt plus attention à ces pauvres bougres. La pauvreté des Chinois me serra plus d'une fois le cœur. Absolu dénuement des paysans vivant le long du fleuve : celui qui achète un quart de pastèque mange le rouge de sa chair et abandonne le reste aux ordures, l'un autre saisit l'écorce et en râpe le blanc, un autre encore plus pauvre saisit le vert de l'écorce et en fait son repas du jour.

*

Un matin, je fus tiré du sommeil par une sourde litanie émise à voix basse émanant de l'avant de la jonque. Je sortis de l'abri. Le quartier-maître Grimaud, dans une posture admirable, dormait la main posée sur la caisse contenant sa chère pièce mécanique. Le fleuve s'éveillait aux lumières de l'Est. Sous les rayons du soleil, les eaux se paraient de couleurs inattendues et parfois une vague d'étrave révélait une pente liquide couverte d'une pluie d'or. J'allais à l'avant. Le vieux timonier chinois, laissant sa barre à son apprenti, était accroupi tout à l'avant de la jonque et laissait tomber à l'eau les pétales d'une rose. Après avoir été saisi quelques instants par le vent, le pétale touchait l'eau et le vieil homme d'une voix profonde déclamaient une imprécation. Lorsque le dernier pétale de fleur fut confié au fleuve, le vieil homme se leva et retourna à la barre. « Le rite du Baiji » me glissa notre interprète qui avait assisté à la scène. Assis sur les nattes de rotin, buvant un excellent thé et les yeux perdus dans les nuages aux formes extravagantes, on me raconta cette légende du fleuve.

Dans les temps immémoriaux de la Chine ancienne, un paysan aisé de la province Sichuan, là où le fleuve bleu jaillit des montagnes du Tibet en flots coléreux, donna sa fille en mariage au

Mission sur le Yang-tse

commerçant le plus riche de la ville avoisinante. Mais sa fille aimait en secret un jeune soldat parti vendre ses services au gouverneur de la province bataillant contre les barbares venus de l'ouest. Avec le courage d'une femme amoureuse, la fille tint tête au père bravant la puissance des traditions coutumières. Elle s'enfuit, tenta de retrouver son amant le long des sentiers de pierre au dessus des précipices qui bordent le fleuve. Pourchassée par ses frères et son père, capturée au sommet de la falaise qui surplombe les gorges en amont de Tchong-king, elle fut jetée vivante dans les flots. Depuis lors, vit dans les eaux du fleuve un dauphin au rostre allongé, vif comme l'éclair et si habile qu'on ne peut l'attraper. Le dauphin Baiji est la réincarnation de la jeune fille sacrifiée. Les bateliers lui adressent leurs rituels pour se prémunir contre les dangers du fleuve.

*

Han-keou est une ville étrange divisée en parties comme les pétales d'une fleur traversée par les nervures d'un fleuve. Sur la rive droite du Yang-tse se dresse la ville de Wuchang entourée d'un mur protégeant les filatures de soie et une usine à chanvre. Sur la rive gauche du fleuve, de part et d'autre de la rivière Han, se font face les deux villes de Han-Yang, munie d'arsenaux et d'aciéries, et de Han-keou, proprement dite, abritant les concessions étrangères. Les concessions françaises et anglaises occupaient les rives du fleuve et étaient protégées de ses crues par le *Bund*, haute digue bordée d'arbres. Dès notre arrivée, j'allai au consulat. Les nouvelles étaient mauvaises. Dans le Sichuan, la révolte des Boxers gagnait du terrain. Plusieurs missionnaires avaient été massacrés près de la capitale régionale de Tchen-fou. Les vice-rois et les mandarins locaux encourageaient la rébellion en sous-main. Les canonnières occidentales patrouillant

Mission sur le Yang-tse

sur le moyen fleuve avaient reçu l'ordre de ne pas intervenir. Les Anglais voulaient faire remonter une autre canonnière jusqu'à Tchong-king où vivaient de nombreux ressortissants britanniques. Les Français devaient se contenter du *Henry* immobilisé par sa panne et de la frêle *Alouette*, un chaloupe à vapeur, qui devait se mettre à couple des grosses jonques pour remonter les rapides. Je fis envoyer un télégramme à Guyomard lui annonçant ma venue à Itchang pour la semaine suivante.

*

Le soir, je fus invité par des compatriotes à me rendre dans la ville basse dans un établissement où l'on goûtait l'opium. L'opium, chez les officiers de marine, n'avait pas à l'époque la réputation désastreuse qu'il a acquise aujourd'hui. Il était considéré comme une expérience exotique, assez conventionnelle, qu'il convenait de consommer au même titre que les nids d'hirondelle et autres excentricités chinoises. On se déplaçait à l'époque en Chine - peut-être en est-il encore ainsi ? - en chaise à porteurs. Deux pauvres hères en haillons m'ont transporté de la concession française dans un dédale de ruelles sordides jusqu'à une fumerie au fond d'une impasse barrée d'un mur de planches. Une chinoise, au visage si lisse que son âge était indéfinissable, m'invita à la suivre dans un petit corridor dont l'extrémité était fermée par une lourde tenture. Elle souleva le rideau et je pénétrais dans une salle munie de nattes et de coussins. Elle s'inclina doucement devant moi et déposa sur une table basse un petit réchaud en argent surmonté d'une coupole de verre accompagnée d'une pipe de bois précieux dans lequel était inséré un fourneau de métal finement décoré. Devant nous, elle prépara une boulette d'opium qu'elle fit grésiller devant la flamme en la tenant avec une mince tige se terminant en une fine cuillère. Je regardais

Mission sur le Yang-tse

tous ces préparatifs avec une curiosité intense. Je pris la première bouffée. La fumée pénétra mes poumons et je ressentis à l'instant même ce sentiment puissant d'abandon de la conscience qu'ont su faire au mieux partager les écrivains et les poètes. Je peux donc m'abstenir de la description des effets de ce toxique mais je crois cependant utile de mentionner une curiosité, qui des années après, continue de me revenir en ma mémoire. Nous étions allongés sur des sofas confortables dans une pièce basse de plafond dont le plafond était décoré de motifs orientaux et de dragons en tous genres. Pris par l'opium, je fixai les circonvolutions d'un de ces dragons. Mon regard s'accrocha sur les volutes de fumée qui montaient au plafond, s'étagaient contre le plafond de laque et redescendaient en courants spiralés et en tourbillons multiples. La dilatation du temps offerte par l'opium me fournit l'occasion d'une réflexion sur les singularités hydrologiques. La fumée devenait liquide en mouvement, ses nuances de couleur trahissaient sa vitesse. Le plafond de laque devenait un barrage sur lequel le flux se brisait en des courants adjacents se transformant en des singularités tourbillonnantes. Bien des années après, dans le laboratoire des fluides de la faculté des sciences, ces pensées nées de l'opium me revenaient en conscience. Elles m'aidaient à chaque fois qu'une difficulté nouvelle surgissait et m'empêchait de comprendre le sens des turbulences. Encore aujourd'hui, la constance de cette réminiscence et son bénéfice scientifique, ne cessent de m'étonner. Obscure et immorale libération des forces de l'esprit offerte par l'opium !

*

À Itchang, les rives étaient encombrées de jonques plus courtes, plus ramassées, adaptées à la fréquentation des rapides qui s'échelonnaient en amont le long des gorges. Des bâtiments anglais

Mission sur le Yang-tse

étaient au mouillage dont le *Pionneer*, premier à avoir remonter le fleuve. En passant le long de son bord, je discernais les officiers en uniformes blancs nous observant à la jumelle. À quelques encablures du bâtiment anglais était amarré le *Henry*. Son aspect ne ressemblait à rien aux vieilles canonnières que j'avais croisées sur le fleuve. Après l'explosion de la chaudière de l'*Orly*, bâtiment glorieux mais vétuste, le ministère de la Marine avait concédé la fabrication d'une nouvelle canonnière adaptée à la remontée des rapides. Sa vitesse dépassait 13 nœuds pour vaincre la force du courant et elle disposait d'un double moyen de transmission, des hélices carénées pour la remontée en pleine eau, et un système de roues à aubes à l'arrière, de façon à pouvoir étaler les rapides. Son tirant d'eau avait été réduit pour ne pas risquer l'échouage sur les hauts fonds. De puissants treuils étaient disposés sur le pont, à l'avant et à l'arrière, afin de pouvoir tirer les aussières nécessaires au halage. Depuis l'échelle de coupée, on voyait se dérouler un pont en teck impeccablement huilé, de plus d'une vingtaine de mètres. Au milieu, un roof d'acier enveloppait la passerelle, la chambre des cartes et les cabines d'officiers. Plus à l'arrière, un autre roof soutenait la cheminée et permettait d'accéder à la chambre des machines. Tout à l'arrière, le système de roues à aubes pouvait être remonté grâce à des vérins lorsque la propulsion se faisait par hélices. Vers l'avant, un panneau de bois menait à une descente vers les postes d'équipages. Sur les côtés, quatre casemates protégeaient des canons modèle 1885 à tir rapide. L'ensemble dégageait un sentiment de puissance et de perfection maritime. Dès mes premiers pas sur le pont, j'ai ressenti ce puissant sentiment d'affection qui lie un marin à son bâtiment.

*

Mission sur le Yang-tse

Un navire sans équipage n'est qu'un assemblage de bois et de fer. Cet équipage, je l'ai aimé et de tous ces hommes, mes compagnons, je me souviens de leur visage. Celui du docteur Negrini, homme d'expérience, détaché du corps expéditionnaire qui servait de médecin de bord et celui de Victor Marquas, jeune enseigne de vaisseau. Ses traits étaient si enfantins, qu'on imaginait mal qu'il avait reçu le baptême du feu au Tonkin et avait participé à l'expédition de Pékin. Sa présence sur le *Henry* parmi des marins rompus à la vie d'Extrême-Orient était saugrenue. On l'aurait volontiers vu faire des ronds de jambes dans le salon d'un amiral plutôt que d'arpenter le pont d'une canonnière. Ce n'était pas si loin de la vérité. La présence de Marquas sur le *Henry* tenait à un conflit avec un amiral responsable du département de la planification. À l'époque, la Marine française était traversée par un débat virulent sur la Jeune École qui préconisait l'abandon des bâtiments de ligne au profit de la nouvelle arme sous-marine. Marquas s'était enthousiasmé pour cette vision révolutionnaire. Il avait signé avec d'autres jeunes officiers un rapport critiquant les conceptions classiques. L'amiral n'avait pas apprécié et avait envoyé ces novateurs exercer leur talent dans les endroits les plus dangereux ou les plus éloignés de la mère patrie. Marquas avait hérité des deux châtiments. Il avait été muté dans une région les plus excentrées et les plus dangereuses. Appartenant à cette catégorie d'officiers pour qui l'obéissance aux ordres relève d'une éthique naturelle, portée par la tradition familiale et la foi catholique, il ne montrait nul ressentiment et remplissait ses fonctions avec diligence et sens du devoir. Lors de la remontée sur le haut fleuve, il m'a raconté l'histoire de son père. Celui-ci avait participé à la prise du fort de la Pagode à Fou-Tcheou le 23 août 1884, sous le commandement de Courbet. L'enthousiasme de son père pour les torpilles qui avaient fait des merveilles lors de cette bataille, s'était communiqué au fils. Lors

Mission sur le Yang-tse

de nos veillées sous les étoiles, Marquas se lançait dans de vastes spéculations sur l'avenir des batailles navales.

Deux sous-officiers nous secondaient. Le quartier-maître Grimaud, qui entretenait sa chaudière avec un amour proche de l'adoration, avait sous ses ordres deux matelots chauffeurs et un matelot mécanicien dont j'ai oublié le nom. La timonerie était assurée par Jean-Marie Le Hoher qui ne semblait vivre qu'à la barre de l'*Henry*, les yeux fixés sur l'étrave. J'eus toutes les peines du monde à lui décrocher quelques mots. Il me prenait certainement pour une bouche inutile étant dispensé de quart pour les relevés hydrographiques. Une demi-douzaine de matelots fusiliers logeaient dans le poste avant et servaient les pièces de l'*Henry* qui n'avaient jamais vu le feu. Le *Henry* embarquait cinq supplétifs Chinois, engagés par contrat. L'un servait de cuisinier. Un autre avait été choisi pour sa connaissance du haut fleuve et il servait de pilote. Le troisième, un vieil homme à la natte blanche, servait d'interprète et de mandataire. Les hommes le nommaient Ferguson pour sa vague ressemblance au troisième président des États-Unis. Les deux autres étaient utilisés comme main d'œuvre pour des corvées, telles la plongée dans les eaux froides pour chercher une aussière et le chargement des sacs de riz qui constituait, hélas, l'essentiel de nos repas. Nous les prenions à bord du carré situé à l'arrière de la timonerie et c'est dans cette pièce au plafond bas et aux parois d'acier que j'affrontai pour la première fois le regard de Guyomard. Depuis ma formation navale, j'avais déjà rencontré maints officiers dont l'arrogance et la bêtise suintaient de leurs uniformes amidonnés. Guyomard ne leur ressemblait pas. Il n'avait nul besoin d'en rajouter pour être obéi et il parlait d'une voix toujours égale. Son adresse à mon égard fut cordiale bien que légèrement ironique. Il semblait irrité contre le ministère qui lui imposait un hydrographe car il évoqua souvent devant moi les relevés du Ni-

Mission sur le Yang-tse

ger qu'il avait lui-même réalisés. Une autre fois, lors d'une fin de dîner, il s'insurgea contre les promotions d'officiers que l'on effectuait d'après leurs idées politiques et s'inquiétait qu'on les mette un jour en fiches.

J'avais l'expérience de grosses unités sur lesquelles se déroulait notre enseignement et la notion d'équipage se résumait à un conglomerat de règles en tous genres. À bord de la canonnière, dans l'espace réduit d'un petit bâtiment, le mot « équipage » prend un autre sens. Chacun est tributaire de la tâche de l'autre et ce tribut s'apprécie dans l'instant même de sa réalisation. L'homme de barre regarde avec les yeux de la vigie et le moindre soutier, en dosant l'huile qu'il rajoute au charbon, tient en sa main le destin du bâtiment. La conduite d'un navire est une réalisation extraordinaire conjuguant la réception de connaissances sur son environnement, la décision d'une action et le contrôle de sa réalisation effective. Par sa disponibilité à l'imprévu et la justesse de ses choix, Guyomard magnifiait, l'efficacité d'une organisation humaine bravant une nature hostile.

*

Après avoir appareillé d'Itchang, dès le lendemain de mon arrivée, nous rencontrâmes des conditions de navigation éprouvantes. Les méandres de la plaine laissent place à des boucles serrées. Des falaises immenses, abruptes, dont on ne pouvait distinguer les crêtes, enserrent le fleuve forçant ses eaux à une accélération considérable. Parfois, dans la convexité d'un virage, des plages de galets s'étaient formées où l'on voyait se reposer des épaves de jonques naufragées. L'attention de l'équipage était toute entière portée aux récifs. Immergés à fleur d'eau, ils pouvaient en un rien de temps déchirer la coque du bâtiment. Les

premiers rapides furent franchis sans difficulté. Nous avions descendu la roue à aubes. Cette propulsion permettait de gagner sur le courant et de le remonter sans fêrir. Guyomard, debout près de l'homme de barre, donnait des instructions et commandait de jeter de l'huile sur le charbon que le soutier enfournait dans la chaudière. Une combustion accrue pendant quelques secondes permettait d'étaler un courant particulièrement coriace.

La plupart des rapides étaient de forme commune et ne différaient que par leur taille de ceux que l'on peut observer dans les torrents de nos montagnes. En les remontant, on rencontrait d'abord un bouillonnement chaotique de clapots, de tourbillons et d'écumes, puis on devait affronter le corps du rapide en forme de langue à l'aspect lisse. La vitesse donnait à l'eau la densité d'un métal en fusion. L'affrontement entre la machine et l'eau devenait alors direct, force contre force. Face au courant, la canonnière tremblait de toute son ossature de poutres et de tôles. Parfois sa proue déviait du cap et offrait à l'eau une prise dangereuse. Au-delà d'une certaine valeur d'angle, la déviation devenait catastrophique. Le bâtiment vaincu reculait, puis était pris de façon transverse par le courant et risquait le naufrage. Chacun dans ses moments périlleux gardait l'œil sur le petit mat de proue et cherchait à évaluer sa déviation par rapport à un repère visuel choisi à terre. Enfin, lentement le vapeur gagnait sur le rapide et franchissait la langue. Alors, l'angoisse s'évanouissait et les rires, à nouveau, s'entendaient dans l'équipage. Grâce aux qualités exceptionnelles du bâtiment, de son commandant et de son équipage, nous passâmes sans encombre les rapides des trois gorges. Devant nous s'étendait un fleuve à nouveau assagi dont les courbes épousaient les larges déclinaisons des collines.

*

Mission sur le Yang-tse

La nuit qui suivit le passage des trois gorges, allongé sur ma couchette, si étroite, qu'elle rendait impossible tout retournement, Marquas vint m'annoncer qu'on venait de débusquer un supplétif chinois tentant de saboter la chaudière. L'homme avait été arrêté et mis au fer sur le lieu même de son forfait. Il n'avait ouvert la bouche que pour lancer une diatribe hurlée avec rage dont Fergusson assura qu'elle était un serment de fidélité à la lutte Boxer. Je descendis de ma couchette et m'habillai à la hâte pour descendre à la salle des machines. « Attendez, me dit Marquas, il faut que nous parlions auparavant. Je ne sais si vous savez vraiment qui est Guyomard. On a raconté tant de choses sur lui, sur son comportement en Afrique, sur les mutilations qu'il aurait fait subir aux nègres là-bas. Comprenez-moi, il va faire la même chose avec ce saboteur chinois. Pendant l'expédition de Pékin, c'était une folie furieuse, on tuait tout ce qui portait une natte, femmes et enfants compris, on s'amusait avec leurs têtes, on les prenait en photographie. Non, cela je ne veux pas le revoir. Je vous en prie, allez parler à Guyomard et essayer d'éviter cette boucherie... ou au moins que l'on fasse un peloton et qu'on exécute ce Boxer selon les lois de la guerre. »

Je me rappelle avoir laisser échapper un sourire devant cette formulation des « lois de la guerre ». Mais l'absurdité d'une telle expression semblait étrangère à Marquas. Nous descendîmes la coursive menant à la salle des machines. Negrini nous entendit et se joignit à nous. Marquas, légèrement courbé pour éviter que sa haute taille ne heurte les poutrelles de bois qui sous-tendaient le pont, me précédait éclairant le passage par sa lampe portée à bout de bras. La salle des machines était dans une demi-pénombre. La porte de fer d'une chaudière était restée ouverte et les charbons luisaient dans une palpitation régulière donnant aux visages et aux corps des hommes présents une vacillation inquiétante. Enchaîné au loquet de la porte de la chaudière en-

trouverte, un jeune Chinois, dont la moitié du visage était barré d'une balafre, probablement issue d'un ancien coup de sabre, était accroupi au sol les deux mains garrottées élevées au dessus de sa tête comme s'il émettait une supplique silencieuse avant d'être jeté dans la gueule fumante d'un dieu Babylonien. Au-dessus de lui, Guyomard se tenait debout, le regard posé sur le visage de son prisonnier, la main posée sur la crosse d'ivoire de son revolver et l'autre tenant la barre d'acier que l'homme avait tenté introduire dans la chaudière pour fausser son mécanisme. Un peu à l'écart, je distinguai Fergusson assis sur une caisse à outil, la tête dans les mains, et encore un peu plus loin, un fusilier-marin, le mousqueton à la main, surveillait la scène. Je m'avançai jusqu'à la porte me plaçant devant Guyomard et le saluai avec une lenteur ostensible qui détourna sa main, du moins est-ce ainsi que je le comprends aujourd'hui, d'un acte irrémédiable. Peut-être, à ce moment souriait-il ? Je ne sais car dans la lumière changeante du charbon incandescent, les traits de son visage me semblaient être devenus ceux d'un masque antique. Je pris la parole.

Derrière chacun de mes mots, toute ma formation intellectuelle se transmuait dans la sélection précise de l'expression et dans l'agencement de l'argument que je peux résumer ainsi. La mort de cet homme était inutile. Il valait mieux le remettre aux autorités chinoises. Ils le questionneront. Son interrogatoire gagnera en efficacité et permettra des recoupements plus utiles à la lutte contre les Boxers qu'une exécution sommaire et cruelle. La remise d'un prisonnier nous permettra de gagner la confiance des autorités chinoises et renforcera l'alliance nécessaire à la poursuite de notre expédition. Que ferons-nous sans charbon, si les mandarins de Sichuan nous coupent tout approvisionnement ? Après m'avoir écouté, Guyomard posa la barre d'acier qu'il te-

Mission sur le Yang-tse

naît à la main. Il se tourna vers moi et ses paroles, qui sont encore gravées en moi, avaient pris la dureté de l'airain :

« Emmené dans les geôles d'un mandarin, cet homme sera remis en liberté dès que nous aurons tourné le dos. On le retrouvera demain avec ses compagnons à rançonner les Occidentaux. N'avez-vous pas donc pas compris que la Chine nous abhorre du plus profond de son âme et que les Boxers ne sont que l'émanation de cette haine ancestrale dont tous, de l'Impératrice Cixi au plus misérable coolie, sont les alliés objectifs. Vous faites appel au droit, sachez, qu'il n'y a de droit à bord de ce bâtiment que celui qui me convient d'exercer pour le bien de sa mission et le salut de son équipage. Aussi, je pourrai sans état d'âme, et avec la conscience d'une nécessité bien comprise, tirer moi-même une balle dans la tête de ce saboteur sans attendre ce peloton dont vous auriez eu au petit matin à commander le feu. Mais je ne le ferai pas. Demain, vous remettrez cet homme aux autorités chinoises. Ne vous étonnez pas. Peut-être, votre argument sur la possibilité d'une alliance avec le mandarin a-t-il fait naître en moi une vision nouvelle de la situation ? Peut-être aussi, monsieur, ai-je pris cette décision pour une raison autre, dont vous n'avez pas connaître la nature et je vous laisse sur cette incertitude. »

Il nous salua, fit demi-tour et s'engagea dans la courbure. À ce moment-là, le Chinois cria. D'un violent coup de crosse sur l'épaule, le fusilier-marin fit taire son hurlement.

*

Dans le silence d'un quart de nuit, le *Henry* était amarré par deux aussières dans une anse bien abritée offerte par un coude du fleuve. Negrini et moi étions seuls à l'avant du bateau. Negrini

Mission sur le Yang-tse

fumait sa pipe de mer dont le fourneau était protégé par un couvercle de cuivre. Nos jambes étaient passées par-dessus le franc-bord et nos pieds reposaient sur la pelle d'une ancre. La nuit était douce, pleine d'étoiles, et le bruit du fleuve nous isolait du reste du monde.

« Voyez-vous, me dit Negrini, Guyomard n'aime pas que l'on parle d'exécution sommaire, cela lui rappelle de mauvais souvenirs. Des souvenirs abominables... Le Niger ! Représentez-vous ce qu'est le Niger ! Un désert aride sous un soleil de feu, brûlant la peau jusqu'à l'os des pauvres bêtes de sommes mâchonnant des brindilles entre des cailloux éclatés par la sécheresse. Et, là-dessus, des marins ! Vous imaginez la folie de cette aventure. Oui, il y avait bien un fleuve, mais un fleuve de boue jaunâtre, pleins de crocodiles et charriant des cadavres à moitié putréfiés. Ce n'était pas de l'eau, juste une boue liquide infecte qui nous tordait les boyaux, même quand nous la passions au sable pour la filtrer. Un fleuve vicieux, traître, plein de rapides et d'arbres immergés, crevant les pirogues et faisant chavirer les meilleures embarcations. En 1883, le lieutenant de vaisseau Davoust avait projeté cette idée folle de descendre le Niger jusqu'à la mer avant de se tuer à la tâche. Son ami Vourch a pris le relais. Il est parti de Tombouctou sur un chaland en aluminium de douze mètres de long en direction des bouches du Niger. J'avais été requis comme médecin de la marine pour les accompagner et croyez-moi, je ne l'ai pas regretté. C'était une aventure extraordinaire. Guyomard était à l'époque enseigne de vaisseau et secondait Vourch. Les deux hommes s'entendaient bien. Vourch était d'une hauteur de vue hors du commun et il savait enseigner par l'exemple. Grimaud, notre chef mécanicien, était déjà avec nous. Nous étions accompagnés d'un lieutenant d'infanterie de marine et du Père Jacquard, qui s'est noyé quelques mois plus tard en essayant de sauver un enfant indigène entraîné par les eaux. Nous sommes

Mission sur le Yang-tse

arrivés sans encombre à Say après avoir traverser le pays Touareg et celui des Aouellimidens où nous avons tiré quelques coups de fusils en l'air pour les impressionner. À une centaine de kilomètres au-dessous de Gao, à Ansongo, commence une série de rapides. Nous étions entraînés sans pouvoir rien faire d'autre que prier pour qu'un rocher ne nous éventre pas. Je ne sais si la présence du père Jacquard a enclin le Seigneur à nous épargner mais nous sommes retrouvés sains et saufs en aval des rapides. Lorsque nous sommes arrivés à Say, au mois d'avril si je me souviens bien, l'expédition était déjà couronnée de succès. Nous avons établi des feuilles d'hydrographie au 1/50000^e, réalisé des observations météorologiques, phonographié des chants nègres et pris des centaines de photographies. Mais, nous étions épuisés. Les bateaux étaient mal en point et il nous fallait attendre que le fleuve ait remonté suffisamment pour continuer jusqu'à la mer. Nous dûmes nous arrêter pendant plus de cinq mois. Pendant cette période, Vourch construisit un fort dans une petite île sur le fleuve à six kilomètres de Say. Guyomard fut envoyé faire une reconnaissance à Sokoto, ville que le Docteur Henry Barth avait découverte et explorée une dizaine d'années plus tôt. L'idée émanait de l'État-major. Vourch aurait préféré garder Guyomard auprès de lui pour préparer la descente jusqu'aux bouches du Niger. Mais il s'inclina devant les ordres.

Guyomard, accompagné de Grimaud, partit avec une colonne de dix laptots irréguliers, issus des tribus avoisinantes et un guide interprète. Il revint un mois plus tard. Seul. Il n'a jamais atteint Sokoto. On a jamais su vraiment ce qui s'était passé. Selon le rapport officiel, les laptots se rebellèrent contre les conditions de portage et désertèrent. Guyomard rattrapa un des fuyards et le fit fusiller sur place. Pour l'exemple. Mais on dit qu'en vérité, il le fit décapiter et plaça sa tête sur une pique à l'entrée de sa tente pour impressionner les indigènes. Un matin, la colonne

fut attaquée par des Maouris. Cinq de nos soldats furent faits prisonniers et ils périrent dans des conditions affreuses. Guyomard assista à la jumelle à leur supplice. Grimaud accompagné de deux hommes parvint à rejoindre Say par ses propres moyens pendant que Guyomard réussissait à s'échapper par le nord avec le dernier laptot resté fidèle. Il arriva au fort seul, sans son compagnon d'infortune. La rumeur de la décapitation courut parmi les indigènes. Un des déserteurs avait regagné sa tribu et avait parlé de la tête coupée devant la tente de Guyomard. Puis, on raconta qu'on avait trouvé le corps du dernier compagnon de Guyomard, avec une balle de revolver dans la tête et sans gourde. Les indigènes pensèrent qu'il l'avait assassiné pour lui prendre son eau. Tout cela revint aux oreilles de Vourch qui eut une longue explication avec Guyomard la veille de notre départ. J'ai entendu des éclats de voix, puis je ne sais ce qui s'est passé, mais le lendemain, Vourch et Guyomard montraient une confiance réciproque sans faille. Personne ne connaîtra la vérité sur l'expédition de Sokoto. Guyomard a-t-il fait exécuter un déserteur pour l'exemple ? C'est certain. Grimaud l'a confirmé. La décapitation ? Après tout, on était en Afrique et il fallait bien impressionner. Ici, en Chine, c'est aussi la coutume, n'est-ce pas ? L'histoire de l'indigène abattu d'un coup de revolver pour lui prendre son eau ne tient pas la route. Je n'y crois pas un seul instant connaissant Guyomard et son sens de l'honneur. Il aurait porté un nègre jusqu'à l'épuisement si celui-ci faisait parti de son unité. Peut-être avait-il dû se défendre ? Je pense qu'il a dit la vérité à Vourch et que celui-ci l'a cru. Cela a suffi. Mais pas pour l'État-major. Quelques mois on entendit à Paris parler de l'affaire Voulet et Chanoine. Ces deux fous furieux mettaient l'Afrique à feu et à sang, tuaient les officiers venus les arrêter dans leur folie meurtrière. Guyomard fut assimilé à eux et il ne dut qu'à l'influence de Vourch de n'être pas l'objet d'un blâme.

Mission sur le Yang-tse

Voyez-vous, vous avez eu tort d'évoquer la cruauté. Devant, des soldats ayant connu l'Afrique, on ne parle pas de cruauté. »

*

Quand les circonstances entraînent des marins à devenir architectes, ils construisent leurs demeures à l'image des navires. Au sommet d'une colline dominant la confluence des eaux boueuses du Yang-tse et des eaux claires de la rivière Jialing, la caserne avait été construite par le commandant Hourst en pierres de taille qu'il avait fait monter à dos d'ânes. Le porche d'entrée était surmonté d'une ancre. Les pièces du bas ressemblaient à des soutes et on montait à l'étage par des systèmes d'échelles et d'écouilles comme dans un bâtiment de guerre. Les fenêtres de la vaste pièce qui prenait tout l'étage avaient été percées de sabords d'où l'on pouvait voir les derniers méandres du fleuve avant qu'il ne s'enfonce vers l'ouest. Ce bateau de pierre, dernière vigie de l'Occident, montait une garde immobile. Dans cet étrange bâtiment, j'ai traité avec les commerçants chinois l'achat de riz et de charbon. Guyomard avait remis le saboteur au mandarin militaire qui gouvernait la région. Il n'avait manifesté aucune émotion à voir partir l'homme qu'il avait failli exécuter. Son attitude à mon égard ne semblait avoir changé en rien. Il restait tel qu'il m'avait paru être la première fois où je l'avais rencontré : simple, efficace et cordial. Nous avions pris nos quartiers à terre depuis quelques jours quand nous reçûmes la visite du consul, Jules Arpaillange. Nouvellement en poste à Tchong-king, il avait la charge d'exercer sa protection sur la petite centaine de compatriotes qui vivaient dans la région. Les coups de main Boxers étaient quotidiens et il avait le plus grand mal à circuler dans les campagnes. La situation n'était pas si mauvaise aux alentours immédiats de Tchong-king mais on était sans nouvelle

Mission sur le Yang-tse

d'une mission religieuse française située à une centaine de kilomètres en amont, sur la rive ouest de la rivière Jialing. Fondée il y a trois ans par les missions étrangères, elle réunissait une centaine de Chinois convertis au christianisme et quelques Français. Depuis plus de trois semaines, le consul était sans nouvelles de la mission et Arpaillage craignait qu'elle n'ait été attaquée par la rébellion. Guyomard le rassura avec quelques paroles fortes. La simple présence du *Henry* sur le haut fleuve allait calmer les esprits et ramener les frondeurs à la raison. S'il le fallait, assura Guyomard, le *Henry* irait se porter au devant de ces bandes en quittant le Yang-tse pour remonter la Jialing.

*

Deux jours après notre arrivée à Tchong-king, pendant lesquels nous avions fait le plein en charbon et en vivres nécessaires à notre départ vers Suifou, un sampan à moitié désossé arriva au confluent de la rivière Jialing et du Yang-tse. À son bord, on trouva deux hommes, le père Chavourd, responsable de la mission, avec une mauvaise plaie à la jambe et un Chinois tremblant de fièvre. Nous recueillîmes les deux hommes et leur apportâmes les premiers soins. Le père Chavourd était un véritable colosse à la barbe taillée au carré. Sa blessure par arme blanche était profonde et Negrini eut le plus grand mal à suturer la plaie. Buvant à grande lampée la gnôle dont nos marins bretons faisaient leur ordinaire, il ne se plaignit pas un seul instant de la douleur de la suture et, d'une voix parfois rendue inaudible par sa souffrance, il nous raconta les derniers événements. Deux jours auparavant, la mission avait été attaquée par une dizaine de Boxers qui avaient tenté de pénétrer dans l'enceinte des bâtiments tuant une religieuse et blessant plusieurs Chinois convertis. Grâce à quelques coups de fusils, on avait pu les mettre en fuite et Chavourd était parti chercher du secours malgré sa blessure.

Mission sur le Yang-tse

Dans l'infirmierie de la caserne de Marine, Guyomard se tenait près de la couchette et se penchait pour entendre les mots du père blessé. Lorsqu'il se releva, nos regards se croisèrent. Le commandant de l'*Henry* avait pris sa décision. Il allait intervenir, quitter le Yang-tse pour remonter la Jialing au milieu d'une insurrection Boxer. Les risques et les incertitudes de cette expédition étaient nombreux. Des accrochages allaient avoir lieu. Des tirs pouvaient partir le long des berges de la rivière et allaient entraîner une riposte voire le débarquement de plusieurs d'entre nous pour assainir un village ou nettoyer un poste de toute présence ennemie. Après être parvenu à la mission, le *Henry* allait devoir rester longtemps sur place pour dissuader les Boxers de toute intention inamicale à notre égard. Au mieux, l'expédition sur la rivière Jialing allait durer au moins un mois. Désireux d'appareiller à l'instant, Guyomard dut cependant partir en ville ramener à la raison des marchands chinois qui renâclaient à livrer leur charbon. Il me confia le commandement du bâtiment jusqu'à son retour et m'exhorta à tenir sous silence sa décision.

*

Je vous disais, monsieur, en préambule à ce récit que survient toujours dans la vie d'un homme le moment d'un choix qui engage son éthique. J'avais le choix d'obéir à Guyomard ou de le trahir en allant informer Arpaillage ainsi que me l'avaient commandé Belcombes et Calvert lors de mon entrevue au ministère. Je pris cette seconde décision. Je ne peux retrouver avec certitude l'état d'esprit qui m'amena à aller au consulat prétextant la nécessité d'un dernier envoi de courrier. Je crois que mon esprit se mentait à lui-même et mettait en avant la raison facile d'un risque inconsidéré. Mais la peur d'une expédition incertaine sur la Jialing et la lâcheté devant les conséquences d'une

désobéissance à mes commanditaires du ministère, qui pouvaient retentir sur ma carrière à mon retour en France, conjuguèrent leurs effets.

En rentrant dans le minuscule consulat de France, j'aperçus un poste de télégraphe qui permettait de faire en quelques heures la liaison avec Itchang et Shanghai. L'employé au télégraphe tapait sans discontinuité sur son appareil et les rubans s'amoncelaient derrière lui. Dans le bureau du consul, Arpaillage n'était pas seul. Le négociant Radiguet, que j'avais rencontré lors de la traversée vers la Chine était assis dans un des fauteuils. Loin de l'*Ernest Simons* et de ses salons dorés, le marchand avait moins belle allure. Ses traits étaient tirés par la fatigue ou par quelque fièvre exotique apportée par les effluves du fleuve. À peine surpris de me voir, il me salua sans entrain et reprit sa conversation avec un autre homme présent dans la pièce, un prêtre, que je n'avais jamais vu auparavant et dont je compris qu'il dirigeait les missions catholiques du sud de la Chine. Ainsi, dans la même pièce du consul de la République française se trouvaient réunis le sabre du militaire, bien que je n'eusse à mon flanc qu'un pistolet d'intendance, le goupillon du curé et la bourse du marchand. Intérieurement, je pensais à mon père qui souvent avait déclamé des discours sur cette alliance tripartite qui enfouissait la France dans des guerres sans issue. Je m'assis auprès d'eux et les écoutai parler de la situation désastreuse de la province et de la recrudescence des coups de main des Boxers. Se tournant vers moi avec insistance, ils insistaient sur la nécessité d'une action vigoureuse du *Henry* et m'interrogeaient sur l'état d'esprit de Guyomard. Je leur fis part de son projet d'aller sur la Jialing à la rescousse de la mission du père Chavourd. Le prêtre acquiesçait mais Radiguet s'éleva contre ce projet qu'il jugeait dangereux pour les intérêts des Occidentaux. Arpaillage, pour sa part, restait silencieux et écoutait les arguments des uns et

Mission sur le Yang-tse

les autres. Le prêtre et Radiguet prirent congé et Arpaillage les raccompagna à l'entrée du consulat. Lorsque nous fûmes seuls, il me déclara qu'il était hors de question que l'*Henry* puisse se détourner de sa mission initiale. Il avait reçu la veille des instructions ministérielles le mettant en garde contre toute intervention de nature militaire. Arpaillage appartenait à cette classe d'hommes pour qui la soumission aux institutions constitue l'axe central de leur réussite professionnelle. Il me rappela les directives gouvernementales spécifiant que notre présence en Chine n'était pas tenue à la défense des intérêts confessionnels et me certifia qu'il allait agir de façon à empêcher Guyomard d'appareiller sans me mettre moi-même dans l'embarras d'une dénonciation. L'affaire était entendue. Les compagnons du Père Chavourd devaient être abandonnés à leur sort au nom de l'intérêt de la Nation.

Dès le lendemain, Arpaillage fit amener à Guyomard un télégramme du haut État-major de la marine en Extrême-Orient lui interdisant toute intervention militaire sur la Jialing et lui ordonnant la reprise au plus vite de sa mission d'exploration hydrographique du haut Yang-tse. Je ne sais si Guyomard a suspecté mon intervention. Il ne l'a jamais évoqué, la date de réception et le contenu du télégramme évoquant des raisons stratégiques globales me dédouanaient de tout soupçon. Mais, jamais, je n'ai vu un homme réussir à contenir une colère aussi intense que celle qui anima Guyomard à la lecture du télégramme. D'une voix cassée, il nous décrit son contenu et nous informa que nous devions appareiller dès le lendemain pour le haut Yang-tse. Sur ordre de l'État-major, nous abandonnions à leur sort nos compatriotes religieux et les Chinois convertis. Une heure après, le père Chavourd débarquait, accompagné de son compagnon soutenant sa marche claudicante. Sur la rive, Arpaillage l'attendait et le fit transporter au consulat. Guyomard revint au

Mission sur le Yang-tse

carré et ne nous parla pas de toute la soirée. Toute la nuit, je l'entendis marcher dans sa cabine.

*

Je ne saurais ainsi mieux décrire mon impression à la remontée du fleuve en amont de Tchong-king qu'en évoquant l'angoisse d'un enfant abandonné dans un lieu inconnu. Rives lugubres, masses sinistres des montagnes, végétation opaque où de rares paysans courbés sous des fagots de branchage nous regardaient depuis les sentiers de montagne. Le fleuve lui-même avait changé. La couleur de ses eaux était devenue sombre et la vitesse de son courant augmentait au fil des passes étroites. Parfois, en étendant le bras au-delà du bastingage, je pouvais toucher les parois humides des falaises. Le bruit de l'eau se précipitant sur les roches couvrait le mugissement de la vapeur s'échappant de la canonnière. La lumière du soleil avait déserté ces lieux. Au-dessus des gorges, sur le flanc vertical d'une montagne saignée par l'incision du fleuve, des arbres aux frondaisons inversées semblaient saisis par l'attraction de l'eau et s'éloignaient de la lumière du ciel. Des nappes de brume descendaient des crêtes jusqu'à la surface du fleuve rendant aussi périlleuse notre navigation que la marche d'un aveugle. Posté à l'avant, à califourchon sur un madrier faisant office de bout-dehors, un marin, dans la posture d'une antique figure de proue, guettait le rocher qui pouvait nous entraîner au fond. Lorsque, fatigués par la tension nerveuse, nous trouvions un emplacement pour jeter une ancre à terre, nous respirions et reprenions courage. Lors de ces haltes, je partais faire des relevés accompagné de Marquas, d'un fusilier marin et d'un coolie portant le matériel. J'ouvrais la marche en me guidant à l'instinct pour trouver un passage. Derrière nous, le sentier se refermait, nous obligeant à laisser des

marques au sommet des arbustes. Nous nous laissions guider par le bruit du fleuve. Une légère inflexion de notre direction modifiait le timbre du roulement continu et nous rectifions alors notre cap. Parvenus au bord des falaises, nous les escaladions avec la plus grande peine pour accéder à un point de vue adéquat permettant de poser le théodolite et de réaliser les relevés. Le brouillard empêchait souvent la visée et nous devions attendre de longues heures avant que la visibilité redevienne suffisante.

Assis sous des bâches de caoutchouc nous protégeant de l'humidité, Marquas et le fusilier marin fumaient leurs pipes de tabac gris en parlant de leur Bretagne. Notre coolie faisait cuire du riz sur un minuscule réchaud à alcool. Il ne parlait que quelques mots de français et j'avais toutes les peines du monde à avoir une conversation avec lui. Tout en bas, nous apercevions le *Henry* amarré à la falaise. Il semblait être devenu un minuscule brin de paille stoppé dans son élan par un obstacle invisible. De retour sur le *Henry*, je reprenais les données recueillies et tirait au crayon le tracé du fleuve. C'est un exercice difficile. Le croisement des relevés et le repérage à la boussole permettent d'établir les points nécessaires au cadrage du tracé mais parfois l'incertitude d'une mesure topographique vient tout remettre en question. Je devais alors persuader Guyomard d'attendre quelques heures dans l'espoir d'une amélioration du temps afin de rectifier l'observation défailante. Le soir du troisième jour après notre départ de Tchong-king, j'avais tracé à l'encre les courbes du fleuve et noté l'emplacement des écueils.

De chaque côté du fleuve, les falaises de granit envoyaient l'écho du déferlement de l'eau en un hurlement assourdissant qui attaquait nos nerfs et retenait notre sommeil. Seul Guyomard n'était pas atteint par la nervosité ambiante. Il ne quittait pas la dunette, donnant ses ordres d'une voix égale à l'homme de barre qui semblait ne faire qu'un avec la roue de palissandre. Le courant

Mission sur le Yang-tse

monta en vitesse et le grondement du fleuve s'accroissait encore. On entendit par dessus le bruit continu du déferlement de l'eau, un autre son, plus grave, plus profond et dont l'intensité alla croissante. Toute la journée, ce nouveau bruit nous accompagna. Lorsque nous fîmes halte pour la nuit dans une crique de galets protégée par une saillie de la falaise, le son avait pris une ampleur considérable. À l'aube, Marquas et moi-même allâmes le long de la berge reconnaître l'approche du rapide. La progression était rendue difficile par les éboulis qui nous forçaient à de longs détours par la montagne. Peu après midi, nous arrivâmes à une plate-forme rocheuse surplombant la forêt et d'où l'on pouvait découvrir le fleuve avec une large perspective.

*

Je ne sais, monsieur, les circonstances ou les dispositions intimes qui vous ont conduit vers la science. Appétit de connaissances, besoin de comprendre, curiosité, nombreuses sont les causes qui poussent un homme vers la recherche scientifique. Souvent cette voie est infructueuse et vous savez fort bien les découragements ressentis lors de l'échec d'une expérience ou la déception éprouvée lorsque le réel ne soumet pas à nos hypothèses. Mais vous connaissez aussi le sentiment de vertige, l'exultation ressentie à l'approche d'une découverte, lorsqu'un objet encore inconnu se dévoile en pleine lumière. Ce sentiment, je l'ai éprouvé dans les gorges du haut Yang-tse devant le plus gigantesque des phénomènes hydrodynamiques qu'il m'ait été donné de rencontrer : le tourbillon du Long Wo. La topographie du lieu rendait évidente l'origine de sa monstruosité. La longue saignée, que le fleuve avait imposée au socle rocheux au cours des millénaires, prenait une pente abrupte du fait d'une discontinuité parfaitement observable de là où nous nous trouvions. L'immense dalle

granitique, qui soutenait la montagne, semblait s'être brisée en deux lors d'un ancien drame géologique. Une partie inférieure s'était glissée sous la couche supérieure mais la faille restait apparente et bien que sa pente soit insuffisante pour faire naître une cataracte, elle imposait une accélération formidable à l'eau du fleuve. À cet endroit, la tenaille des falaises semblait avoir pris plaisir à se refermer en peu plus, resserrant le chenal laissé à l'eau et dont le caractère incompressible forçait le courant à la démesure.

La langue du rapide était longue de plusieurs centaines de mètres et se terminait dans un bouillonnement de remous. Des masses d'écume blanchâtre semblaient sortir du fleuve comme une chevelure affolée. Ce n'était là que la frange périphérique d'une autre monstruosité. Mes yeux rivés à l'oculaire des jumelles ne pouvaient se détacher de la vision d'un tourbillon gigantesque dont le diamètre prenait la largeur du fleuve. Sa puissance était telle qu'à son endroit, le clapot des remous s'était fondu dans un mouvement uniforme et filait à vitesse croissante vers un ombilic central plongeant au cœur des profondeurs de la masse liquide. Pendant un long moment, je contemplai ce prodige de la nature qui dépassait en mesure toutes les turbulences que j'avais pu rencontrées dans ma vie d'hydrographe. Le tourbillon prenait naissance devant une falaise dans laquelle on devinait aux jumelles une excavation faite de la main de l'homme contenant une construction qui me parut être une sorte de pagode. Plus loin, en amont du rapide, je discernai une dizaine de jonques arrêtées dans une crique. On déchargeait leur cargaison pour l'amener à dos d'hommes et de bêtes sur la route menant à Tchong-king. Le tourbillon empêchait les jonques de descendre plus en aval, forçant les hommes et les marchandises à un long détour de plusieurs dizaines de kilomètres au milieu d'une ré-

gion inhospitalière où sévissaient bandits, Boxers et guerriers des tribus indigènes.

En observant longuement à la jumelle la partie terminale du rapide, je remarquai qu'une partie du courant n'était pas prise par le mouvement circulaire. Un chenal d'eau calme, large d'une petite dizaine de mètres était visible le long de la falaise. Il me semblait possible de s'y engager à la condition d'avoir assez de puissance et d'utiliser les contre-courants du tourbillon. Un bâtiment assez agile et manœuvrier pouvait tenter sa chance. Il devait se présenter en aval du tourbillon avec un angle de déflexion précis. Il allait être déporté par les contre-courants jusqu'au seuil de la langue, sans être happé par l'attraction centrale. Le calcul précis de cet angle devait tenir compte de la vitesse de rotation du tourbillon.

Les observations de topographie nous prirent toute la journée et nous dûmes bivouaquer sur place. Le lendemain matin, nous atteignirent par une approche difficile les abords immédiats du rapide. Le bruit de l'eau en furie était si fort qu'il couvrait nos voix. Devant nous, à quelques dizaines de mètres, le courant creusait la surface et entraînait la masse liquide dans un mouvement concentrique brassant des épars en tout genre. Malgré la bruine des remous, j'aperçus en face sur la falaise noire la grotte que j'avais aperçue la veille. Un Bouddha de pierre, d'un mètre de haut, était posé dans une niche face au fleuve et son visage paisible semblait indifférent au chaos de l'eau.

Nous jetâmes des lignes pour mesurer le débit de l'eau et la vitesse de rotation du tourbillon. Le débit fluctuait selon les heures de la journée, probablement du fait de la variation journalière des fontes de neige sur les hauts plateaux du Tibet où le fleuve prend sa source. Il suffisait donc d'attendre l'abaissement de la vitesse de rotation pour s'engager dans le chenal et de se laisser

Mission sur le Yang-tse

déporter vers la falaise, avant de donner la pleine vapeur pour attaquer la langue du rapide. Je notai ces observations sur mon carnet et fis les calculs nécessaires. Nous restâmes sur place encore une nuit bien que le tumulte du fleuve retarda longtemps notre sommeil.

*

Le *Henry* ne mit que deux heures pour parvenir au seuil du Long Wo tan, à l'endroit même que nous avions atteint après deux jours d'une marche difficile. Il était aux alentours de midi et le temps était exécrable. Une pluie froide frappait le pont de la canonnière. Nous étions trempés mais cela nous indifférait. Tendus dans un même élan anxieux, nous regardions le tourbillon. Les chauffeurs maintenaient une pression maximale en mêlant de l'huile au charbon et la chaudière semblait proche de l'explosion. Grimaud sortait régulièrement la tête hors du capot arrière et jetait un regard inquiet vers la dunette. Guyomard était debout près de l'homme de barre, un chronomètre en main. Devant lui, était étalée la carte que j'avais tracée la veille mais je savais qu'il n'y poserait pas les yeux, connaissant déjà par cœur ses moindres détails. Je venais de passer une partie de la nuit à lui expliquer la structure dynamique des tourbillons. À l'aide de schémas, j'avais décrit la façon dont il était possible de franchir le Long Wo. Il fallait attendre que la vitesse du tourbillon diminue et laisse libre le chenal au bord de la falaise. En se laissant déporter vers le chenal en maintenant un angle de dérivation très précis, nous pouvions aller au-delà du rapide. Il m'avait écouté avec attention me demandant lorsqu'il le fallait les précisions nécessaires. En sentant vibrer le *Henry*, prêt à s'élancer, j'étais moins convaincu par mes propres assertions. Avais-je oublié quelque facteur influant sur le courant ?

Mission sur le Yang-tse

Ma série d'observations se limitait à une seule journée. Elle risquait d'être insuffisante à rendre compte de la régularité des variations. Il était trop tard pour s'interroger et je savais que Guyomard serait monté à l'assaut du rapide malgré mes avertissements. Il était parvenu au fin fond de la Chine pour remonter le fleuve et il n'allait pas être arrêté par un obstacle, fût-il une monstruosité de la nature.

*

Le courant circulaire du tourbillon frappa l'étrave du *Henry* avec une telle force que le bâtiment prit une forte gîte. À l'intérieur du carré, tous les objets qui n'avaient pas été assurés tombèrent avec fracas et un des matelots se tenant à l'avant faillit passer par-dessus bord s'il n'avait été retenu *in extremis*. Guyomard lança un ordre et la vapeur fusa avec un bruit d'enfer. La machine donna sa pleine puissance. La roue à aubes frappait l'eau avec une violence telle que les lames d'acier risquaient de se rompre à tout instant. Le *Henry* tremblait de toute sa structure et tentait de lutter contre la force du courant. Pendant quelques secondes, le combat fut indécis puis on entendit une explosion dans la salle des machines. Une des soupapes venait de se rompre. La pression tomba brusquement. Le *Henry* fut pris par le travers et commença à être attiré vers le tourbillon. À ce moment, mes yeux se portèrent vers la statue logée dans la falaise à quelques encablures. Ce que j'avais pris à distance pour un sourire énigmatique était la grimace d'un masque de pierre défigurée par les affres du temps et le ruissellement.

À cet instant, je me crus perdu. Je crois que cette conviction fut partagée par l'ensemble d'entre nous, à l'exception de Guyomard qui hurlait à Grimaud de redescendre dans sa salle des machines et de renverser la vapeur. Il donna un grand coup

de barre, bousculant sur son passage le timonier sidéré dont les yeux exorbités fixaient l'ombilic du tourbillon. L'homme se ressaisit et reprenant la barre la maintint fermement dans le sens donné par Guyomard. Celui-ci se précipita par la coursive dans les profondeurs du bâtiment et brutalement le *Henry* se redressa. Grimaud avait pu refermer la soupape. Dans le même temps, Guyomard avait embrayé les hélices de propulsion dans le sens inverse du mouvement de la roue à aubes. Le jeu différentiel des deux modes de propulsion venait de sauver le bâtiment. Quelques instants après, un contre-courant poussa la proue du *Henry* dans l'étroit chenal situé au bord de la falaise. La barre fut redressée et la propulsion par hélices arrêtée. La machine donna alors le maximum de puissance pour aborder la langue du rapide. Le choc fut d'une extrême violence, mais l'expérience acquise lors du passage des Trois-Gorges porta ses fruits. Guyomard ne changea pas d'un pouce sa trajectoire cherchant à rallier le point opposé de la langue où nous savions que le courant était plus faible. Grimaud rajoutait régulièrement de l'huile sur le charbon et à chaque fois la cheminée rejetait des flammèches au milieu d'une fumée lourde de scories. Comme lorsqu'on se réveille d'un mauvais rêve pour retrouver avec délice la quiétude d'une chambre aimée, le fleuve s'assagit, les remous se transformèrent en un clapot familial et la surface tout juste risée redevint le miroir du ciel.

*

Guyomard avait réussi. Il venait de franchir le Long Wo. Sans la défection de la soupape, nous serions passés sans encombre. Le passage était risqué mais franchissable par un vapeur à la condition de se laisser déporter par les contre-courants, ainsi que j'avais pu le prédire. À bord, l'exultation était générale.

Mission sur le Yang-tse

Negrini sortit du fond de son placard une bouteille de fine et but à grande lampée au mépris du règlement. Les hommes se congratulaient et certains se signaient en levant les yeux au ciel. Guyomard me regarda un long moment droit dans les yeux et cette attention valait en soi tous les compliments du monde. Autour du *Henry*, maintenant arrêté au milieu du fleuve, des dizaines de sampans tournaient en tous sens, pleins de bateliers chinois n'en croyant pas leurs yeux. La plupart n'avaient jamais vu d'Européens et de mémoire d'homme, aucun bateau n'avait remonté le Long Wo. Les lourdes jonques à fond plat venue de Suichan allaient devenir des monuments anachroniques. Bientôt les vapeurs circuleraient sur le haut fleuve amenant au cœur de la Chine les progrès et les bienfaits de la civilisation.

*

Depuis le passage du Long Wo, le lit du fleuve s'était élargi et le faible courant ne nous causait plus aucun problème. Nous avions plus de soucis avec les trains de jonques qui étaient halées le long des berges et que nous devions éviter. La faible hauteur de l'eau commençait à nous gêner et bien que le *Henry* ait été conçu avec un faible tirant, nous avions par deux fois éviter l'échouage avant d'accoster au ponton délabré qui faisait office de port à Suifou. La ville était sale à vomir et l'odeur des excréments que les Chinois retraitsaient pour leur chauffage nous prenait à la gorge. Peu d'Européens étaient parvenus jusqu'ici et Guyomard dut parlementer avec un mandarin venu en grandes pompes s'enquérir de notre arrivée. La sédition Boxer sévissait jusque dans les faubourgs de la ville. Le mandarin ne pouvait garantir notre sécurité. Un peu de charbon pour revenir sur Tchong-king si nous étions assez fous pour faire le chemin en sens inverse : voilà tout ce qu'il pouvait nous promettre. Guyomard accepta

Mission sur le Yang-tse

le ravitaillement mais avant que le jour soit levé, nous avions appareillé vers l'amont. Crachant une maigre fumée noire tirée de la combustion d'un mauvais charbon, le *Henry* s'enfonça au coeur du plateau du Sitchuan.

*

Ce soir-là, j'eus avec Guyomard une longue discussion. Je ne sais si sa disponibilité à mon égard vint de la dette qu'il ressentait après notre victoire sur le tourbillon, ou de la sécurité parfaite offerte au mouillage de son bâtiment par une anse de sable ou bien encore de la bouteille de vin d'Anjou que Negrini avait extirpée de sa cabine pour le repas du soir. Toujours est-il que, contrairement à ses habitudes, il resta sur le pont longtemps après le dîner. Il ne restait à bord que deux matelots, l'un posté à l'avant pour surveiller l'ancre de terre et l'autre à l'arrière pour veiller aux aussières. Tous les hommes et les officiers étaient descendus à terre et avaient allumé sur le sable de grands feux de bivouac. J'étais resté à bord pour travailler dans ma cabine à l'établissement des cartes et lorsque j'eus terminé, je les rangeai dans leurs étuis et montai sur le pont. Guyomard était seul sur la dunette, fumant un cigare dont je voyais le bout rougissant dans l'obscurité tombante. Il m'appela et m'invita à le rejoindre. Il était détendu et notre conversation roula sur des sujets futiles avant qu'il ne me questionne sur les raisons de ma présence en Chine. Je répondis de façon vague, parlant de mes goûts pour l'aventure et l'attrait que représentait une expédition lointaine. Guyomard souriait en me regardant sans faire attention vraiment à mes paroles. Je racontais encore quelques inepties et presque malgré moi, je prononçai l'expression « sens du devoir ». Ces mots le firent sursauter et il en lâcha presque son cigare. Il chercha mon regard, y plongea ses yeux comme s'il

Mission sur le Yang-tse

cherchait au fond de moi, la véritable intention qui avait présidé au choix de mes mots.

« Le sens du devoir ! Diable, me dit-il avec un ton glacé. Voilà bien une expression étonnante dans la bouche d'un jeune enseigne de vaisseau qui n'a jamais essuyé le moindre coup de feu de sa vie. Que savez-vous du devoir ? Regardez le Capitaine Marchand, sacrifié par les politiques, alors qu'il apportait à la France un continent entier... et nous-mêmes, empêchés de sauver quelques pauvres bougres qui vont être massacrés, parce qu'ils sont menés par un porteur de calotte et que cela déplaît à notre Assemblée nationale. Non, le devoir, ce n'est qu'un mot vide de sens. Ce qui doit animer un homme, ce qui fait de lui autre chose qu'un imbécile s'agitant au milieu d'autres imbéciles courant après des colifichets, ce n'est pas le sens du devoir mais... la fidélité à ses promesses d'enfant. »'

Je le regardai attentivement cherchant une trace de moquerie dans son regard sombre.

« Oui, nos promesses d'enfant, cela vous étonne, n'est-ce pas, reprit-il ; mais c'est pourtant ainsi. J'ai longtemps réfléchi aux motivations qui me poussaient à endurer l'éloignement de ma famille et à négliger l'éducation de mon fils. Pour quels dédommagements ? Pour les miasmes du Soudan, la puanteur de la Chine, les privations de la vie militaire et la promiscuité d'une canonnière ? Le sens du devoir ? Non, vraiment. Quelle sottise ! Hourst, lui, a obéi à son sens du devoir et est parti sermonner un vice-roi dont la lâcheté mettait en péril quelques missionnaires. Nous aurions dû nous aussi répéter son action et partir sur la Jialing. Désobéir à des ordres imbéciles donnés par un grand État-major soumis à des politiques maniant des abstractions. Peut-être aurais-je dû le faire ? Sont-ils encore vivants là-bas ? J'en doute fort. Cet abandon me déchire le cœur et me hantera

Mission sur le Yang-tse

jusqu'à la fin de mes jours. Non, je n'ai pas obéi par sens du devoir ou par la soumission à nos intérêts nationaux. Non, au fond de moi, je le sais, j'ai obéi à une conviction intime, une promesse faite dans mes jeunes années dans le secret de mes pensées solitaires : découvrir la naissance d'un fleuve. Je vous dis cela, car je le sais, vous pouvez l'entendre. Vous êtes, vous aussi, poussé par autre chose que l'illusion des médailles. Vous cherchez autre chose. J'ignore ce que cela peut être et ne vous demande pas de me le dire. Peut-être êtes-vous un homme de science égaré parmi des militaires ? Je ne sais. Ou un homme de lettres cherchant dans l'eau des fleuves matière à littérature ? Quelle importance. Ce qui importe est d'aller jusqu'au bout de sa promesse. La réalisation d'un idéal d'enfant est le seul but qui vaille quelque chose. En cherchant à l'atteindre, un homme prend sa pleine valeur et reste la tête haute. . . Oui, la tête haute... »

Je vis son regard s'assombrir et s'éloigner de mon visage comme son esprit venait d'être saisi par une main invisible. Il resta silencieux puis s'apercevant de l'incongruité de son absence, il me sourit faiblement et d'une voix détimbrée, comme si l'énergie habituelle qu'il manifestait au commandement l'avait quitté, il recommença à parler.

« Connaissez-vous ce proverbe arabe : quand deux hommes marchent ensemble dans le désert, l'un porte toujours le sac de l'autre ? C'est bien vu, non ? Je crois que vos amis radicaux devraient méditer cette métaphore. Je la crois d'autant plus juste, que j'ai marché longtemps dans le désert. . . avec un unique compagnon. . . un pauvre bougre qui avait eu le courage de ne pas abandonner son officier dans une marche désespérée pour retrouver les rives du Niger. Mais vous devez connaître cette histoire. Je n'ai aucune illusion sur ce qu'on raconte sur la mort de ce tirailleur auquel j'aurais dérobé une gourde d'eau. Je n'ai jamais voulu m'abaisser à répondre à ces diffamations. Vourch, à qui

Mission sur le Yang-tse

j'ai fait mon rapport en premier, m'a cru sur parole et cette confiance a suffi à blanchir mon honneur. Croyez-moi, vous êtes le second, après Vourch, à qui je raconte cette histoire et vous m'honorerez en écoutant ce récit avec l'esprit libre des préjugés et avec la discrétion qu'impose le secret d'un témoignage. . .

Après la défection de la plupart de nos hommes, nous nous étions scindés en deux groupes. Cette décision fut une erreur. Je n'aurai jamais dû la prendre. Mais les analyses *a posteriori* sont faciles. Plus difficiles sont les actes. J'étais resté seul avec un laptot, un grand gaillard, peu loquace, mais qui marchait d'un bon train sans rechigner bien qu'il fût chargé de notre réserve d'eau et de nourriture. Marcher dans le désert sous le soleil est un supplice dont on ne peut imaginer la cruauté. Chaque pas occasionne une douleur qui résonne jusqu'au tréfonds du corps et l'on voudrait ne plus avoir de peau pour ne pas sentir la brûlure des tissus dont il ne tient qu'à d'obscurcs lois chimiques de ne pas être portés à l'incandescence. L'immobilité est plus terrible encore. Elle laisse le corps en arrêt exposé aux rayons solaires, sans l'illusion d'y échapper par le déplacement d'une marche. Vers le milieu de cette première journée, je suis tombé évanoui, vaincu par la fatigue et la chaleur. Lorsque je revins à moi, j'eus l'impression de flotter au-dessus d'un océan de sable, ma tête était en feu mais mon corps me semblait d'une incroyable légèreté. J'étais porté. Le Laptot m'avait chargé sur son dos et continuait sa marche vers le Nord, suant sous le drap militaire dont il avait simplement entrouvert le rabat. Il me porta à moitié inconscient, jusqu'à la tombée de la nuit. Pris par la fièvre, je grelottais et il m'entoura de sa vareuse pendant qu'il montait un petit mur de cailloux pour nous protéger des vents qui soufflèrent toute la nuit. À l'aube, je tentai de me remettre sur pied mais j'étais trop faible et il me porta à nouveau toute la journée,

Mission sur le Yang-tse

ne buvant lui-même qu'une infime gorgée de notre gourde dont j'avais seul l'entière jouissance.

Au matin du troisième jour, je retrouvai suffisamment de force pour avancer et ce fut lui cette fois qui s'écroula dans le sable vaincu par la soif et l'épuisement de sa charge. Nous étions arrivés en vue des rives du Niger. Quelques heures de marche encore et nous touchions le fleuve. Mais il était devenu trop faible pour avancer et dans ses yeux vitreux pris par la fièvre je lisais l'épuisement d'un homme dont la mort imminente était certaine. D'un bras devenu fragile, il me montrait le fleuve et d'un lent mouvement de la main, il me poussait à partir. Je refusai et tentai de le porter mais j'étais trop faible et lui, soit parce qu'il n'avait plus de force pour se tenir à mes épaules, soit parce qu'il ne voulait pas risquer de compromettre la vie de son officier, retomba au sol. Je le secouai mais il était devenu inerte, regardant au-delà de mon visage des rivages d'un pays dont je savais qu'il ne reviendrait jamais. Le soleil commençait à monter. Il fallait rejoindre le fleuve avant que la chaleur ne devienne mortelle. Je sortis de son étui mon revolver et pour abréger les souffrances d'une agonie sous l'incandescence, j'achevai d'une balle au front l'homme qui m'avait porté sur son dos. »

*

L'attaque survint au soir du troisième jour après que nous eûmes quitté Suifou. Elle fut brutale et sournoise. Cachés dans les hautes herbes des berges sablonneuses, les Boxers abattirent coup sur coup trois de nos matelots et deux auxiliaires chinois avant que nous puissions réagir et répondre par notre feu. Nous tirions au jugé sans atteindre grand monde et lorsque la fumée fut dissipée, les hautes herbes ondulaient sous le vent sans rien laisser paraître. Seul le sang couvrant notre pont rappelait l'em-

buscade. En parcourant les talus d'où étaient partis les premiers coups, un de nos fusiliers marins découvrit un Boxer abattu en plein dos par une décharge de nos fusils et il m'appela de la rive. Lorsque le corps fut retourné, je reconnus le visage balafré du jeune Chinois qui avait tenté de saboter le *Henry*. Ainsi, Guyomard avait vu juste. Les autorités chinoises l'avaient libéré et il était reparti aussitôt guerroyer contre nous. Mais je ne regrettai rien de ce que j'avais pu dire comme je comprenais sa volonté de nous nuire. Dans la nuit, nous enterrèrent nos morts sur une petite île de sable au milieu du fleuve car nous ne pouvions nous rapprocher des berges devenues obscures sans nous faire courir un grave danger. Guyomard s'était enfermé dans sa cabine. Negrini, Marquas et moi mêmes étions assis dans le carré. Nous ne parlions pas mais nous savions tous ce à que les autres pensaient. Nous étions allés trop loin. Il fallait revenir sur Suifou, avant de manquer de charbon. La décision appartenait à Guyomard. Il ne quitta pas sa cabine de toute la soirée, excepté pour faire le tour du bâtiment à l'extinction des feux pour vérifier que tout était en ordre. Je pris le premier quart. Seul sur la dunette dans l'obscurité, je regardais rougir la pipe d'un matelot qui montait la garde. J'allais le réprimander et lui demander d'éteindre le fourneau de sa pipe qui pouvait nous faire repérer à distance. J'entendis un bruit inhabituel dans la coursive menant aux chambres des officiers mais je n'y prêtai pas garde. Quelques minutes après, des éclairs de coups de fusil trouaient l'obscurité. Debout sur le roof de la dunette, je vidai le barillet de mon revolver en tirant au jugé dans la pénombre. En descendant sur le pont, je vis Negrini accroupi près d'un marin allongé à terre tentant d'arrêter le sang coulant à flot d'une blessure à la poitrine. Marquas, une lampe à la main, éclairait la scène. Il m'apprit que tous les auxiliaires chinois, à l'exception de Ferguson, avaient déserté et quitté le bâtiment.

Mission sur le Yang-tse

Dans la nuit, Guyomard convoqua ses officiers au carré. Il avait revêtu un uniforme neuf et portait à la ceinture un revolver Le Fauchaux décoré par une tresse incisée et dont la crosse était faite d'un morceau d'ivoire. Nous regardant les uns après les autres dans les yeux, il nous annonça que le *Henry* allait poursuivre sa mission. Nous devions découvrir une liaison vers le Tonkin et le fleuve rouge et pour cela il nous fallait remonter à amont le Yang-tse jusqu'à l'extrême de nos possibilités. Il quitta le carré sans un autre mot et nous l'entendîmes prévenir Grimaud d'augmenter la pression pour l'appareillage. Nous reprîmes la remontée du fleuve. Autour de nous, le haut plateau déroulait ses variétés de collines ondulantes. Elles étaient pour nous sources des pires dangers et nous les imaginions pleines de Boxers aux aguets, prompts à nous décimer sur place si par malheur nous devions accoster.

*

La catastrophe survint quelques heures plus tard alors que le jour commençait à décliner. Malgré l'alerte d'un veilleur placé à l'avant, nous ne pûmes éviter un haut fond de galets et de rochers. L'un d'entre eux déchira notre bord par une large entaille ouvrant une voie d'eau qui accentua notre échouage. Les aubes de la roue tournaient à vide et nos deux hélices bien que carénées avaient été faussées par le choc. Nous ne pouvions ni avancer, ni reculer. Guyomard fit stopper la machine et le silence s'empara du *Henry*. Grimaud sortit de sa chaufferie et nous rejoignit dans le carré. Guyomard alluma une lampe à pétrole dont la lumière diffuse éclaira la carte qu'il avait étendue sur la table. Il traça un signe à l'endroit où nous étions supposés être. Le signe ressemblait à une croix dont l'hampe verticale était plus longue que le trait horizontal lui donnant ainsi l'apparence d'une croix

Mission sur le Yang-tse

chrétienne. Je ne pus m'empêcher de penser à ce moment qu'il indiquait la tombe de son bâtiment. Guyomard donna ses ordres. Nous allions nous séparer en deux groupes. Un des groupes sous son propre commandement allait partir à pied vers le sud et tenter de trouver le fleuve Rouge afin d'essayer de rejoindre nos forces au Tonkin. L'autre groupe, composé de Marquas, d'un fusiller marin, de Ferguson et de moi-même, irions vers le nord-est pour tenter de descendre la Jialing pour rejoindre Tchong-king. Guyomard insista. Il nous fallait éviter de revenir à Suifou où sévissait la sédition Boxer. Le passage par la rivière Jialing était plus sûr. Toute la région qui la séparait du Yang-tse était occupée par des populations Lolos. Elles étaient en lutte endémique contre les Chinois et nous laisseraient passer sans encombre si nous leur ne manifestions pas d'hostilité. Il fut décidé de partir à l'aube. Je bouclai mon sac dans ma cabine lorsque Guyomard vint me faire ses adieux.

« C'est ainsi, commença-t-il à peu près dans ces termes, que disparaissent les meilleurs navires et les meilleurs équipages. Je vous confie la charge de ramener les cartes et l'ensemble des relevés à Tchong-king. Vous parviendrez avec plus de certitude que nous-même qui prendront le chemin du sud. Sur la Jialing, vous pourrez faire halte à la mission du père Chavourd qui vous ravitaillera, s'ils sont encore en vie, et vous aidera à rejoindre notre consulat. Je voudrais aussi que vous acceptiez de prendre cette arme et de la remettre à mon fils au cas où nous ne pourrions rejoindre le Tonkin... ainsi que cette lettre, l'adresse est au dos... »

Guyomard sortit de sa vareuse une sacoche en cuir munie d'une bandoulière et la déposa sur ma couchette. Puis il me donna des conseils pour la route. Nous devions éviter les villages et marcher autant que possible la nuit afin d'éviter les mauvaises rencontres. Il me salua et quitta la cabine. Je l'entendis donner

Mission sur le Yang-tse

l'ordre à Grimaud de placer des charges au fond du *Henry* et aux fusiliers marins de saboter les pièces d'artillerie. Le silence tomba sur le bâtiment échoué et chacun tenta de dormir pendant les heures qui nous séparaient de l'aube.

*

Trois déflagrations coup sur coup nous firent nous retourner. Derrière nous, la canonnière venait de s'ouvrir en deux sous l'effet de l'explosion des charges de sabordage. L'eau du fleuve se précipita dans ses flancs avec une telle force qu'elle donnait l'impression de vouloir se venger. Le pont fut submergé. Une partie de la coque se sépara et prise par le courant, elle s'échoua quelques mètres plus loin. Des débris de toute sorte remontaient à la surface et s'en allaient avec le flot. Bientôt, le fier *Henry* ressemblerait aux épaves informes qu'il avait dépassées lors de la remontée du fleuve. Sur l'autre rive, Guyomard à la tête de la colonne partant pour le Tonkin s'était arrêté et regardait à la jumelle le naufrage de son bâtiment. Negrini et Grimaud, derrière lui, nous faisaient de grands signes des bras auxquels Marquas répondit. La colonne se remit en marche et les dix petites silhouettes disparurent derrière une colline d'où descendait une brume à la blancheur immaculée.

*

Quel dommage, monsieur, que la division des sciences nous entraîne à devoir nous intéresser qu'à des domaines du monde arbitrairement circonscrits ! Un anthropologue ou un homme plus averti que moi sur la différence des races, aurait pu tirer un profit scientifique de ces jours passés au milieu des Lolos, cette race

au nom si ridicule mais dont je sais qu'elle reste encore aujourd'hui indomptée. Songez, monsieur, que ce peuple est libre de tous préjugés moraux et que les jeunes filles peuvent choisir à leur guise leurs maris ! Je vous écrivais hier le récit des dernières heures du *Henry*. Notre objectif était de franchir le bassin rouge pour atteindre la Jialing et la descendre jusqu'à Tchong-king. C'était une marche de plus de cent cinquante kilomètres dont une bonne partie devait s'effectuer dans les montagnes tenues par ces Lolos. Ce peuple de guerriers, issu d'une ancienne race vivant sur les contreforts du Tibet, était en guerre permanente contre les Chinois Han qui ne parvenaient pas à les réduire. Fergusson avait connu plusieurs Lolos emprisonnés par les autorités chinoises et savait quelques mots de leur langue. Il nous raconta que les Chinois ne pouvaient pénétrer dans leur territoire. Seuls quelques chercheurs d'insectes osaient pénétrer dans ces montagnes en quête d'une espèce rare dont le venin possédait une vertu thérapeutique. L'incertitude de l'accueil de ces indigènes avait poussé Guyomard à insister pour nous prenions Fergusson à nos côtés ainsi que Legohérel, un solide marin breton, fusilier de son état. Nous emportions une charge de sel, de sucre, et de menus objets destinés à être offerts en cadeaux car les Lolos ignorent l'argent et ne pratiquent que l'échange direct.

Sous une pluie constante qui trempait nos vêtements et rendait les sentiers boueux, nous progressions difficilement vers le nord-est. Nous marchions à la boussole, traçant des directions et prenant des repères à vue. Le terrain était peu propice aux avancées en ligne droite et nous devions changer de direction pour éviter un ravin, une colline, ou un village dont nous apercevions les feux. Plusieurs fois, nous faillîmes tomber nez à nez avec un paysan ramenant son bétail. Nous nous dissimulions et reprenions notre route. Bientôt, nous arrivâmes devant la rivière Min et la traversâmes sur un pont de pierre construit entre les

Mission sur le Yang-tse

rives au milieu de marchands chinois qui semblaient n'avoir jamais vu d'Occidentaux. Le jour d'après, nous parvînmes au pied d'une chaîne de montagnes dont les cimes laissaient apparaître une roche granitique. Nous bivouaquâmes à l'entrée d'une vallée barrée par un col de faible altitude. Je pris le quart du milieu de nuit. Mes compagnons dormaient sous leurs bâches et frissonnaient dans leur sommeil. J'observais leurs visages à la lueur des derniers tisons du feu de camp. Pour tuer le temps, j'essayais d'imaginer leurs rêves.

À la barre de son canot, le fusillier Legohérel ramenait des poissons exotiques aux chevelures bariolées et aux yeux immenses à son épouse bretonne couverte de noir, incrédule devant la pêche miraculeuse. Marquas, dont les traits juvéniles s'étaient durcis depuis le sabordage du *Henry*, rêvait à des commandements prestigieux sur ces nouveaux sous-marins plongeant au cœur des ténèbres et remontant à la surface, éclaboussant les uniformes de vieux amiraux nostalgiques des marines anciennes. Quant à Fergusson, je me perdis en conjectures... À quoi pouvait rêver un fils du Ciel, perdu en pays hostile, au service d'une nation lointaine qui a asservi la sienne ? Sans doute rêvait-il simplement à retourner chez lui et à déposer des bâtonnets d'encens devant l'autel de ses ancêtres ? Le tison s'éteignait et les ténèbres m'enveloppaient. Je luttais pour ne pas me laisser envahir par l'angoisse. Notre situation n'était guère brillante et nos chances de parvenir à Tchong-king étaient faibles.

*

Au matin, la brume s'accrochait aux arbustes et nous dissimulait le tracé d'un vague sentier dont on ne savait s'il avait été créé par un chercheur d'insectes ou par la foulée d'un sanglier. Sous nos chaussures, grouillait une masse indistincte de fourmis,

de vers et de feuilles en décomposition. Parfois, un serpent filait sous nos pas et glissait sous le tapis végétal. Des pluies drues nous trempaient jusqu'à l'os et les lanières de nos sacs, gonflées d'eau, nous entamaient l'épaule. Le soleil était déjà bas lorsque nous atteignîmes le col. Devant nous s'étendait un vaste plateau bordé par des montagnes anciennes. Au Nord-ouest, les cimes du Tibet, couvertes de neige, étincelaient sous les derniers rayons du soleil. Devant nous, se dressait une montagne à la morphologie singulière, telle une pyramide parfaitement régulière à la pointe effilée. Fergusson nous apprit que c'était le Long-teou-chan, la montagne sacrée des Lolos, le berceau de leurs ancêtres. L'air semblait s'être purifié des miasmes de la vallée. Un granit rouge, dur et tranchant, avait remplacé le grouillement animal qui avait empêtré nos bottes. Les pentes douces du plateau étaient couvertes de sapins et de grands buissons d'azalées dont les fleurs blanches et roses donnaient au paysage l'allure d'un parc sauvage. La géographie de ces altitudes me rappelait les causses de mon pays natal. Je me sentis apaisé. Pendant deux jours entiers, nous marchâmes vers l'est sans rencontrer d'incidents. Le troisième jour, nous aperçûmes des fumées s'élever dans la forêt, droit devant nous. Nous décidâmes de nous éloigner mais avant que nous ayons fait un pas, des guerriers indigènes sortirent des fourrés et nous encerclèrent. Ils étaient armés de pieux, de vieux sabres et de tridents. Nous aurions pu aisément avec quelques coups de fusils les mettre en déroute. Je décidai de ne montrer aucun signe d'animosité. Fergusson était terrorisé et nous pressait de tirer. Je n'en fis rien. La traversée du pays Lolos nous imposait encore deux jours de marche et nous ne pouvions le faire étant harcelés par ces indigènes. Mieux valait essayer de nouer une alliance avec eux. Après tout, nous ne leur voulions aucun mal. Marquas et moi nous leur fîmes des grands signes dont nous espérions qu'ils soient compris comme des marques d'amitié. Cela n'eut guère d'effet et leurs intentions restaient me-

Mission sur le Yang-tse

naçantes, bien que prudentes, car aucun d'entre eux ne s'avisa de s'approcher de nous. Ils étaient couverts de pelisses fort différentes des habits de toile que portaient les Chinois. Faites de feutre, elles tenaient par des rubans de tissus de couleur se croisant sur la poitrine et le dos. Leurs visages étaient fins et leurs yeux bien moins bridés que les descendants des Han. Tous étaient pieds nus. L'un d'entre eux, enfin, fit un pas en avant et dans un mauvais chinois que nous traduisit Fergusson, il nous invita à les suivre vers son village.

*

L'endroit était des plus étonnants. Au milieu de la forêt, une clairière avait été ouverte de main d'homme et des huttes sur pilotis avaient été construites de façon circulaire autour d'une hutte bien plus grande dont nous comprîmes qu'elle était celle du chef du village. D'autres cases faites en bambous et cernées de clayonnages s'étendaient en périphérie. Elles étaient destinées aux serfs de cette société où l'esclavage tient une grande place. Nous fûmes conduits devant le chef par la petite troupe qui nous entourait et qui resta à bonne distance. L'homme était imposant tant par sa stature que par sa physionomie austère. Il portait une longue pèlerine de feutre brun et un turban bleu dessinant une corne au-dessus du front. Fergusson fit l'interprète et la conversation se déroula dans un mélange de chinois et d'expressions Lolos. Je crois qu'il comprit vite que nos intentions étaient pacifiques et que nous voulions juste traverser le plateau pour rejoindre la Jialing. Nous lui offrîmes une partie de nos réserves de sel et un chronomètre marin dont nous n'avions que faire. Il regardait la fine aiguille se déplacer avec un air stupéfait. L'alliance était scellée. On nous offrit du vin avec un cérémonial étrange où les coupelles destinées à boire

subissaient des passes compliquées avant de nous être présentées. Pendant ces palabres, un véritable attroupement s'était fait derrière nous. Les femmes étaient vêtues de jupes plissées aux multiples volants, de corsages au col ajusté jusqu'au menton et portaient des coiffes aux formes biscornues. Nous avions l'impression d'être hors de la Chine, dans un monde sorti tout droit de l'imagination d'un romancier.

Nous pûmes passer la nuit dans une des huttes qu'ils mirent à notre disposition. La pièce ne comportait aucun meuble à l'exception d'un coffre à vêtements. Au centre de la pièce, un feu était allumé et entretenu en permanence. Après nous avoir proposé des galettes de seigle comme tout repas, notre hôte s'enroula dans sa pèlerine de feutre pour dormir et bientôt nous l'imitâmes vaincus par la fatigue. Nous étions bien décidé à reprendre notre route dès le matin mais les circonstances en décidèrent autrement. Après une nuit inconfortable, où je me réveillais au moindre bruit pour vérifier qu'une main hostile ne vienne pas dérober dans mon paquetage mes armes et les cartes, nous passâmes une bonne partie de la matinée à regarder la pluie tomber avec violence sous l'auvent de bambous placé à l'entrée de la maison. Étions nous prisonniers ? Ou simplement invités ? Nos armes à répétition, sur lesquelles les guerriers Lolos ne cessaient de lorgner, nous assuraient la possibilité de nous dégager d'une mauvaise situation. Mais c'était courir le risque d'avoir à traverser à pied un territoire hostile où chaque rocher était propice à une embuscade. Vers midi, la pluie cessa. Devant nous, le village s'animait. Des femmes couraient en tous sens et s'activaient aux tâches domestiques. Je commençai à bien reconnaître les serfs qui jouissaient d'une liberté relative mais dont l'aspect physique différait. Presque tous présentaient des traits chinois différents des traits bien plus européens, ou du moins caucasiens, des Lolos. Le chef du village vint vers nous entou-

Mission sur le Yang-tse

rés d'une dizaine de guerriers très excités et dont l'animosité à notre égard était évidente au vu de l'agitation de leurs armes. Le chef déposa à mes pieds le chronomètre qui venait de s'arrêter faute d'avoir été remonté. Il était furieux et exigeait réparation de la félonie commise. Je pris le chronomètre, le remontai, et lui montrai comment faire repartir l'aiguille. L'excitation tomba d'un coup avec le tic tac régulier du chronomètre et toute la bande repartit derrière le chef tenant dans sa main l'objet miraculeux. Cet épisode consolida notre alliance et nous sentîmes que nous pouvions quitter le village en toute sécurité. Mais la journée était trop avancée, et le temps trop mauvais, pour partir sur l'instant. De plus, Marquas montrait des signes de faiblesse et semblait fiévreux. Nous remîmes notre départ au lendemain matin.

*

Le soir, j'assistai en compagnie du chef à une grande fête : un mariage entre un guerrier Lolos d'un âge certain et une jeune fille à peine nubile. Je ressentais une impression étrange comme si tous ces rituels auxquels je ne comprenais rien devenaient des caricatures grotesques de nos propres cérémonies. J'imaginai le curé de notre paroisse sous les traits du sorcier qui officiait dans une psalmodie mystérieuse. Les coupes de vin circulaient entre les convives et je me rappelai le banquet familial précédant mon départ pour l'École navale. Tout ce qui déroulait sous mes yeux me semblait à la fois si lointain et si proche. On amena devant le chef du village un livre, ou du moins ce qui lui ressemblait, un assemblage de feuilles sur lesquelles courait une écriture calligraphiée. Ce peuple, si misérable, si éloigné de toute civilisation, possédait donc une écriture ! Je m'approchai et profitant d'un moment où l'attention de l'assemblée se portait aux danses

rituelles, je demandai au chef la permission de regarder l'ouvrage. Sur la première feuille, cousue sur la tranche par un fil de palme, dans une couverture d'un cuir grossier, était peint un idéogramme. Je le reconnus immédiatement. C'était celui que j'avais aperçu dans le salon du ministère sur la carte du père Chevalier. Ainsi, ce père jésuite avait connu les Lolos et avait séjourné avec eux. Je fis venir Ferguson et demandai au chef la signification de l'idéogramme. Il se lança dans un grand discours et dessina des signes avec ses mains. Ferguson semblait perdu et l'interprétation difficile mais je crois que l'on pourrait au mieux rendre le sens de ce signe en employant l'expression : *le tourment de l'eau*.

*

Deux jours après avoir quitté le pays Lolos, Marquas commença à donner des signes d'une mauvaise fièvre. Il ne se plaignait pas mais son pas était moins assuré et je le voyais grelotter. Legohérel et Ferguson me lançaient des regards inquiets. Nos vivres diminuaient et je commençais à perdre espoir lorsqu'enfin nous aperçûmes au loin, encaissée au fond de collines, l'éclair d'argent de la Jialing. Le jour suivant, nous atteignirent sa rive. Cachés dans un bosquet au dessus d'une petite plage où l'on voyait quelques installations destinées à tendre les filets de pêche, nous attendîmes le passage d'une jonque. Tout était désert. De temps en temps, un sampan entraîné par le courant descendait la rivière mais aucun ne s'arrêtait. Nous étions épuisés. Marquas restait la plupart du temps allongé par terre pendant que Legohérel pour tenter de le soutenir lui glissait un peu de gnôle entre ses lèvres violacées. J'imaginai de construire un radeau de fortune mais les remous de la rivière me dissuadèrent de cette folie qui nous aurait entraîné au fond. Je me résolus à tenter d'arrêter un

sampan en faisant des signes depuis le bord, prenant le risque d'attirer des Chinois hostiles aux Occidentaux. Je commençai à préparer un feu de bambous sur la grève lorsqu'un minuscule sampan s'approcha de lui-même de la rive et vint accoster à quelques pas de notre campement de fortune.

Un pêcheur chinois et un jeune garçon, probablement son fils, attachèrent leur embarcation avec une veille aussière de chanvre et sautèrent à terre. Ils étaient vêtus de la façon la plus misérable qu'il soit. L'homme me regarda arriver sur lui avec une expression de terreur que mes signes de sympathie ne parvinrent pas à effacer. Parvenu à quelques pas, je tentai de lui signifier avec de grands gestes que nous avions besoin de son sampan pour aller en aval. En regardant son embarcation, je compris que jamais elle ne pourrait nous contenir tous. L'homme criait sans s'arrêter et poussait son fils en direction du sampan. Ils allaient remonter à bord et s'enfuir. Je courus vers eux le revolver au poing et les menaçai. Le vieux Chinois continuait à vociférer et dénouait l'aussière, je tirai un coup de semonce en l'air mais cela ne fut qu'accroître la panique du vieil homme. Saisissant une perche de bambous, il commençait à déborder l'embarcation. Je tirai un second coup dans sa direction. Il s'affaissa et tomba, la moitié du corps dans le sampan et l'autre sur la terre ferme. Au fond de l'embarcation, l'enfant hurlait. Je regardai le visage de l'homme que je venais de tuer. J'entendis une nouvelle déflagration. Accouru à la hâte, Legohere! venait de décharger son mousqueton à bout portant sur la tête de l'enfant. Je regardais sans comprendre le petit tas noir de vêtements d'où coulait une mare de sang se mêlant à l'eau croupie qui stagnait au fond de l'embarcation. Le visage de Legohere! n'exprimait aucune émotion et le fusilier marin marmonna comme pour lui-même quelques mots dans sa barbe grise. Il répétait stupidement « obligé, obligé ». J'ai voulu hurler, lui faire comprendre l'horreur de son acte, le

Mission sur le Yang-tse

menacer. Mais je venais aussi de tuer un homme et j'étais son officier. Peut-être, avait-il cru que l'enfant pouvait me menacer, chercher une veille pétoire au fond du sampan et me la décharger en pleine poitrine ? Je ne dis rien et l'aidai à sortir les corps que nous poussâmes dans le courant. Le corps du pêcheur disparut au fond mais le corps de l'enfant fut roulé par les remous et il resta longtemps en surface. Nous installâmes Marquas au fond du sampan, rassemblâmes nos affaires et épuisés, nous confiâmes notre destin à la rivière.

*

Les heures qui suivirent furent affreuses. Le courant était fort et nous rejetait sur des rives dangereuses, pleines de cailloux et de branchages qui nous lacéraient le visage. Marquas gémissait de plus en plus faiblement. Nous n'avions plus que quelques biscuits de mer et une platée de riz que nous avions trouvée à bord. La présence de Legohérel m'excédait et la scène du meurtre me revenait constamment à l'esprit. Un début de fièvre commençait à me donner des sueurs et des frissons. Le courant finit par s'assagir et la rivière devint large et calme. Nous croisions des jonques et des sampans. Ils ne faisaient nulle attention à nous. Couverts de boue et avec nos uniformes en loques, nous devions être pris pour des pauvres pêcheurs à l'embarcation misérable. Nous passâmes la nuit accrochés à un arbre déraciné dont les branches plongeaient dans l'eau et dès l'aube, nous reprîmes notre route. Marquas mourut un peu avant midi malgré le dévouement de Ferguson qui n'avait cessé de l'éventer. Legohérel récita une brève prière. Je fus incapable de dire quoi que ce soit. À l'intérieur de sa veste, je pris son portefeuille qui contenait une médaille pieuse, quelques lettres et des coupures de presse traitant de la nomination de Pelletan. Nous lestâmes son corps

Mission sur le Yang-tse

d'une pierre prise sur la rive. Il disparut de la surface des eaux boueuses. Le lendemain matin, après une nuit entière sans sommeil, passée à maintenir le sampan dans le courant central de la rivière, tenaillés par une faim qui nous rendait hagards, nous aperçûmes les bâtiments de la mission.

*

Nous accostâmes le long d'un débarcadère désert et à moitié détruit par les crues. Il était très tôt. La mission était encore endormie. Nous n'entendions aucun bruit. Nous appelâmes du chemin mais n'obtînmes aucune réponse. La mission comportait une église, quelques maisons basses aux toits en pagode et l'ensemble était ceint d'un mur de pierre. En poussant la porte de bois qui donnait sur la cour intérieure, je sentis une odeur immonde. Au milieu de la cour, le cadavre boursoufflé d'un homme était couvert de mouches. Legohere! se mit un mouchoir sur le visage et avança vers le corps qu'il retourna du bout de son mousqueton. Son visage était méconnaissable mais nous reconnûmes la soutane blanche du Père Chavourd. Sur les marches de la chapelle, plusieurs corps étaient jetés en travers des marches dans des postures grotesques. L'odeur de la mort était si forte que je voulus partir mais je savais qu'il fallait aller jusqu'au bout. Nous entrâmes dans la chapelle. Une dizaine de fidèles, Français et Chinois, avaient été égorgés et leurs cadavres empestaient au milieu des chiens errants. Les bêtes étaient si hargneuses et voraces que Legohere! tira un coup de feu pour éloigner un chien dont la gueule fouillait les entrailles d'un cadavre. J'entendis Legohere! vomir à côté de moi et me désigner du doigt un recoin de l'église. Une femme enceinte avait été éventrée et son enfant avait été arraché et jeté à terre, encore accroché à son cordon. Nous quittâmes à la hâte ce lieu d'horreur. Dehors, l'air empestait encore. Donner une sépulture à tous ces malheureux était

impossible. Il ne nous restait plus qu'à fuir et tenter de rejoindre Tchong-king par le fleuve. À ce moment, Legohérel entendit du bruit venant de derrière les bâtiments. Il mit son mousqueton en joue et protégea mon approche. Revolver au poing, je passais dans une seconde cour derrière la chapelle. Au centre se tenait un puit entouré d'une margelle de pierre. Du fond du trou, une voix aigue lançait des appels. Nous remontâmes une jeune Chinoise d'à peine vingt ans et qui avait survécu à l'horreur de l'agression en se dissimulant dans une excavation creusée dans les fondations.

Plus tard, dans le sampan, qui filait à bonne vitesse portée par le courant de la rivière, elle nous raconta son histoire. Elle se nommait Lin et était née dans une famille chinoise chrétienne. Elle avait appris le français et se destinait à l'enseigner aux enfants de la mission. Trois jours auparavant, un groupe d'une centaine de Boxers, voyant la mission délaissée, s'étaient enhardis et l'avaient attaquée. Le père Chavourd avait essayé de faire face, de les raisonner, mais il avait été assommé à coups de bâton et achevé à coups de couteau. Ce fut une horreur indescriptible. Lin eut le temps de se cacher au fond du puits mais elle entendit toute la nuit les cris des femmes et des hommes suppliciés. Pendant deux jours, elle resta cachée n'osant sortir de peur des chiens et des Boxers jusqu'au coup de mousqueton tiré par Legohérel dans lequel elle reconnut la détonation d'un fusil français. Son récit fut entrecoupé de crises nerveuses et son visage était empli de larmes. Elle s'était blottie contre moi et je la regardais avec un sentiment affreux. Une main glacée empoignait mon cœur et ne le lâchait pas. Je regardais l'eau et tentait de me raisonner. Guyomard n'aurait de toutes façons rien pu faire même si le *Henry* était venu à leur rencontre. Nous n'aurions pas pu rester des semaines à les protéger et aurions bien été obligés de redescendre pour reprendre notre exploration. Pendant deux

Mission sur le Yang-tse

jours entiers, nous nous laissâmes emportés par la Jialing qui paraissait impatiente de se fondre dans le Yang-tse. Les rives devenaient moins sauvages, les habitations plus nombreuses et bientôt Tchong-king surgit au détour d'un méandre.

*

Il n'existe pas en ce monde d'ennemi plus implacable que celui qui surgit de l'intimité du corps. Nous étions, mes camarades et moi, sauvés des périls extérieurs mais c'est pourtant, à ce moment-là, dans la sécurité de la caserne de Marine de Tchong-king, que ma vie fut la plus menacée. Pendant plusieurs jours, une fièvre faillit m'emporter. Il n'y avait sur place nul médecin capable de me soigner et Lin passa des heures à mon chevet, posant sur mon front des linges humides et me faisant boire des décoctions amères. Dans le délire de la maladie, le visage de la jeune Chinoise se mêlait à celui de ma mère soignant mes maladies infantiles. Perdant pied devant la monstruosité des images enfiévrées, j'hallucinais. Sur les murs de l'infirmerie, j'attribuais aux lézardes des significations ésotériques et voyait des idéogrammes dans les tracés du crépi. La fièvre, enfin, baissa d'intensité. Par la meurtrière, je voyais couler les eaux du fleuve dans la lumière d'un matin si triste que pour la première fois de ma vie, j'aspirai à mourir. Mais le corps n'obéit pas à la logique de l'âme. La maladie me quitta. Ma convalescence dura encore quelques jours avant que je ne sois sur pied. Lin fut confiée à une mission protestante. En lui disant au revoir, je vis au fond de ses yeux une âme détruite par la folie des hommes. Je voulus lui parler, la retenir auprès de moi, l'assurer de mon amitié. Je ne pus rien dire et elle s'éloigna sans se retourner.

*

Mission sur le Yang-tse

Le jour même, Legohérel et moi fûmes entendus par Arpaillage et un lieutenant de vaisseau que l'État-major de la Marine avait envoyé sur place. Les cartes hydrographiques avaient été communiquées aux services de l'amirauté. On m'assura que leur qualité ouvrait des perspectives nouvelles. Mais on était sans nouvelle de Guyomard et de ses compagnons. Ils semblaient s'être perdus corps et biens au fond des forêts du pays Lolos. Leurs chances de succès étaient infimes mais une colonne de secours était partie de la baie d'Haiphong pour tenter de les rejoindre en remontant le long du fleuve Rouge. En écoutant Arpaillage, je compris que l'État-major de la Marine et le Quai d'Orsay avaient abandonné tout espoir de découvrir un jour une liaison fluviale entre le Tonkin et la Chine.

*

De retour à Shanghai, je reçus la médaille de Chine des mains du vice-amiral Fortier, commandant des forces d'Extrême-Orient. La réception eut lieu dans le salon d'honneur du consulat. Les fenêtres étaient ouvertes sur le parc et l'on entendait le bruissement de la ville se mêler aux bavardages des invités. Toute la communauté française était là. Je reconnus plusieurs personnes que j'avais croisées à bord de l'*Ernest Simons*, le paquebot qui nous avait emmené en Chine. Discourant haut et fort devant une petite assemblée d'hommes en habits et de femmes en grande toilette, je reconnus le journaliste Lavernais. Sous son habit, il portait un gilet vert très voyant et arborait une rosette récente gagnée, je l'appris par la suite, pour avoir transmis à Paris des renseignements sur la fidélité républicaine des missions jésuites. Bien évidemment, il ne présentait pas les choses de cette façon et laissait courir le bruit qu'il s'était exposé à grands risques pour aller jusqu'à Tchong-king pour écrire ses reportages. Il me

Mission sur le Yang-tse

salua avec entrain et me prit le bras pour m'entraîner loin de la foule. Il était fort excité à l'idée de me revoir et cherchait à connaître les détails des derniers jours du *Henry*. Tout dans cet homme m'exécrait. Sa suffisance n'avait d'égale que son inconscience vis-à-vis de ses actes. Cet homme était persuadé de servir la vérité. Mais les croyances des hommes ne sont guère que des rides éphémères sur la surface d'un fleuve.

*

L'amiral Fortier arriva en retard. Il était venu de Pékin, par le grand canal puis par train et avait été retenu à quelques dizaines de kilomètres de Shanghai par un sabotage de la voie ferrée. L'homme était petit, sec, comme ces vieux officiers de marine durcis par les heures passées sur une passerelle face au large. Il paraissait indifférent au luxe du salon et des convives, ignora les serveurs qui proposaient des coupes et alla directement à la petite estrade que l'on avait aménagée le long des baies vitrées. Sans aucune fioriture, ni aide d'aucune note, il commença un discours. Ses premières phrases furent conformes aux exigences des circonstances. Mais très vite, il quitta le lit des banalités et évoqua le sens de la présence française en Chine. Il se produisit alors une chose curieuse. Chacun de ses mots pénétrait mon cœur comme s'il m'était destiné. Je ne voyais et n'entendais plus rien autour de moi que ce petit homme en uniforme qui s'adressait à mon âme.

« Oui, la France est oublieuse de ses marins, de ses officiers et de ses capitaines qu'elle envoie au combat sur les mers lointaines et les néglige lorsque le vent tourne, lorsque le temps change et que les oreilles des ministères sont distraites par le chant de nouvelles sirènes. Oui, le temps des conquêtes et des découvertes appartient au passé. Je sais dans quelles déconvenues, souvent,

Mission sur le Yang-tse

les décisions politiques vous ont plongées, jusqu'à désespérer du soutien de la République. Oui, je sais quel poids futile une médaille pèse sur une poitrine lorsqu'un homme a affronté le feu. Recevez aujourd'hui, ces médailles que je vais accrocher sur vos cœurs, non comme les récompenses dérisoires de la Nation pour vos services rendus mais comme les symboles mémoriels du combat solitaire que chaque marin et soldat entreprend en lui-même. Car le vrai combat n'est pas dans le heurt avec l'ennemi, ni dans la lutte contre les éléments naturels, mais il est au cœur de soi, lorsque l'éthique d'un homme est aux prises avec la lâcheté et la peur. »

*

Dès mon arrivée à Marseille, je quittai la Marine et fus nommé assistant d'hydrographie à la faculté des sciences, prélude à cette carrière dont votre Académie aujourd'hui porte témoignage. Quelques mois après mon retour, on m'apprit que la mission de secours était revenue à Hanoi sans avoir pu retrouver trace de la colonne Guyomard. Mes camarades du *Henry* avaient disparu au fond du Sichuan et leurs ossements blanchissaient au fond de tourbières chinoises. Fidèle à la promesse faite à Guyomard, je me mis à la recherche de son fils. Par l'intermédiaire de l'amirauté, je réussis à avoir l'adresse d'une logeuse à Paris où il séjournait. Son concierge m'indiqua un café du Faubourg-Saint-Michel où il avait l'habitude de dîner. Le café était des plus sordides et avant de rentrer, j'y jetai un coup d'œil. J'aperçus un jeune homme, presque un enfant, ressemblant trait pour trait à son père à l'exception de ses joues glabres. Il était attablé avec deux amis, des étudiants ou des artistes, aux tenues recherchées mais dont l'allure m'apparut détestable. De mauvaise grâce, ils me firent une place à leur table. Le fils de Guyomard était gêné par ma présence et je compris qu'il cachait à ses amis la carrière

Mission sur le Yang-tse

de son père. Leur conversation était vulgaire, médiocre, leurs manières équivoques. Je les quittai sans regret gardant serré dans ma poche l'arme du père dont le fils me paraissait indigne. Cette arme est posée ce soir sur ma table. Ma main court sur la feuille blanche. En arrivant à la marge droite, elle effleure la crosse d'ivoire.

*

Il est temps de conclure. La fenêtre du bureau où je vous écris est ouverte sur les crêtes des gorges. Le ciel est encore bleu mais les bois sont déjà noirs. Je crois avoir lu cela quelque part. Il est bien tard pour lutter contre ces réminiscences. Le vent est tombé et dans le silence de la nuit, j'entends gronder les eaux du torrent. Convenez, monsieur, qu'il serait fort inconvenant de venir à Paris recevoir de vos mains le prix d'hydrographie de l'Académie. Les quelques résultats auxquels j'ai pu parvenir dans l'intelligibilité des turbulences sont une contribution modeste qui effleurent la complexité de ces morphologies émergentes. Mais la raison de ce refus n'est pas d'ordre scientifique. Il s'agit d'une décision morale. Les récompenses militaires me pèsent comme des fers et je ne pourrai supporter une nouvelle marque, dite de récompense, venant d'une institution dont les idéaux me sont si proches. La culpabilité est un sentiment si étrange. Longtemps endormie, elle semble nous laisser tranquille et nous goûtons la quiétude d'une vie sans histoire. Mais prenant prétexte d'un événement à la valeur symbolique, elle déferle en nous avec une vigueur renouvelée et nous entraîne au bord d'un acte fatal. Je crains que la remise de ce prix ne me précipite dans un abîme sans fond. Je vous prie donc, monsieur, de considérer le refus de ce prix non comme la marque d'un dédain mais comme l'acte nécessaire d'une volonté de vie.
